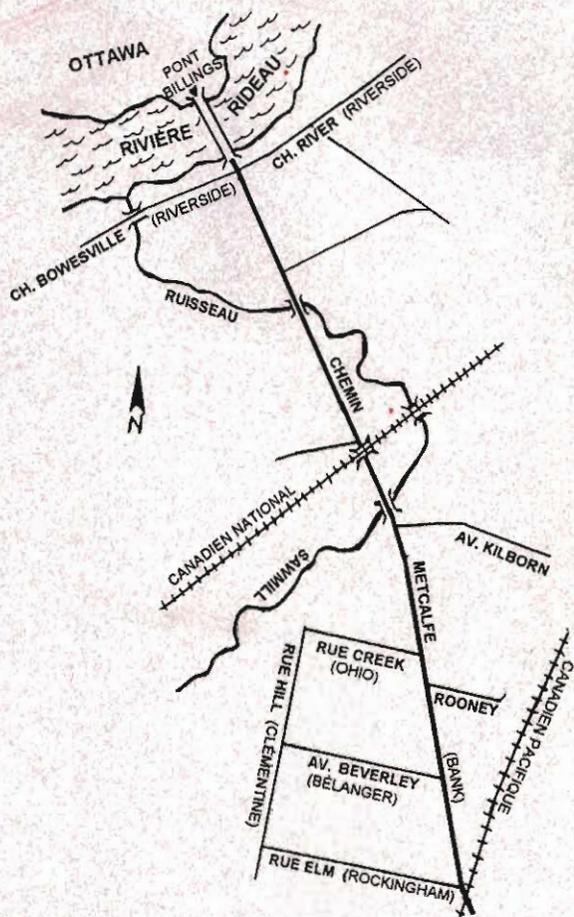


Billings Bridge

Mon village, ma vie



**La petite histoire de 1900 à 1960 racontée
par «Les Villageois», un groupe d'ainé.e.s
de la paroisse St-Thomas-d'Aquin, Ottawa**

Gérard et Bernard Pelot

Les Écrits d'Or

Billings Bridge

Mon village, ma vie

Gérard et Bernard Pelot

Billings Bridge

Mon village, ma vie

É@ Les Écrits d'Or

Billings Bridge, mon village, ma vie
est publié par *Les Écrits d'Or*

Les Écrits d'Or
255, rue du Vieux-Port
Gatineau, Québec J8P 7X8
Tél.: 819 . 663-5623
Télé.: 819 . 663-4403

Conception de la couverture : Gérard et Bernard Pelot

Éditique : Florian Chrétien

Dépôts légaux : 3e trimestre 1999
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogue avant publication

Pelot, Gérard, 1926-
Mon village, ma vie : histoire de Billings Bridge

ISBN 2-922469-11-5

I. Billings Bridge (Ottawa, Ont.) - Histoire. 2. Ottawa (Ont.).
Histoire. I. Pelot, J. Bernard, 1929- , II. Titre.

FC3096 4 P44 1999
F1059.5.O9P44 1999

971.384

C99-941440-2

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Adresser les commandes à:

Bernard Pelot
6243, Paddler Way
Orléans, Ontario
K1C 2G5
Tél.: 613 . 837-3329
Télé.: 613 . 837-1277

Sommaire

I.	AVANT - PROPOS.....	9
II.	REMERCIEMENTS.....	11
III.	LE POINT DE DÉPART.....	13
IV.	BILLINGS BRIDGE, LE VILLAGE.....	15
	1. La vie paroissiale.....	21
	2. L'école.....	45
	3. La salle communautaire.....	65
	4. La «brickyard» - l'usine Merkley.....	71
	5. Les marchands et les artisans.....	81
	6. Les entrepreneurs.....	105
	7. Les gens et les temps.....	129
	8. Les temps de guerre.....	159
	9. La grande dépression.....	163
	10. Les loisirs.....	169
	11. Les voies, voitures et voyages.....	185
	12. Les soins de santé.....	193
	LES RACONTEURS ET LEUR FAMILLE.....	197
	RÉPARTITION DES INTERVIEWS.....	223
	LES RÉDACTEURS.....	225

I. AVANT-PROPOS

En 1974, à la suggestion du curé Marcel Gauthier, un groupe de la paroisse francophone St-Thomas-d'Aquin s'est organisé pour recueillir des récits et des photographies pour faire la petite histoire de Billings Bridge et, surtout, celle de la paroisse, à travers les souvenirs de gens qui avaient vécu ici depuis longtemps. Ce groupe s'appelait «**Les Villageois**» et les membres ont choisi comme présidente Mme Éliane Pelot.

Au moment où on allait lancer le projet, grâce à l'entremise de M. Germain Aubut, le groupe a bénéficié du programme «Nouveaux Horizons» qu'offrait le Ministère de Santé et Bien-Être Canada afin d'encourager les activités de citoyens à la retraite. Cet octroi a servi à défrayer les frais d'enregistrement sur cassettes et de transcription.

En janvier 1975, le groupe envoya une lettre à tous les paroissiens et paroissiennes qui avaient vécu à Billings Bridge depuis plus de 25 ans. On les invitait à venir parler de l'ancien temps. Vingt-six individus ont répondu à l'appel et par leur témoignage vivant, ils ont dépeint le train de vie de la communauté, des aventures et des expériences toutes particulières.

Aujourd'hui, au seuil du 21^e siècle, nous puisons dans ce trésor d'interviews enregistrés entre 1975 et 1978. À l'époque, le plus vieux des participants était nonagénaire, tandis que les plus jeunes étaient dans leur cinquantaine, de sorte que les récits évoqués s'étendent grosso modo des débuts du 20^e siècle jusqu'à vers 1960, après que le village s'est vu annexé à la ville d'Ottawa.

Nous espérons que les tableaux uniques brossés dans ces interviews sauront intéresser non seulement les nombreux descendants de ces anciens et anciennes, mais aussi les «nouveaux arrivés» à Billings Bridge. Quant à nous, les rédacteurs, il nous a fait énormément plaisir de faire revivre ces récits et de colliger ces pages à la mémoire de toute cette génération hardie qui nous a légué une communauté dynamique et chaleureuse.

Ottawa, Ontario, 1999

Les rédacteurs,
Gérard et Bernard Pelot

Note: Les passages **en italique** donnent des renseignements complémentaires aux récits des conteurs. Les termes isolés **en italique** indiquent des anglicismes qui étaient courants dans ces temps-là.

II. REMERCIEMENTS

C'est avec un sentiment profond d'appréciation que nous reconnaissons l'apport de ceux qui ont initié le projet des «Villageois», ceux qui ont si généreusement fourni leurs histoires, et ceux qui par après ont travaillé les matériaux dont nous nous sommes servi pour rédiger ce livre.

Nous remercions en premier lieu, monsieur l'abbé Marcel Gauthier et monsieur Germain Aubut, qui ont conçu et proposé l'idée de recueillir les souvenirs d'individus dont la présence dans la paroisse remontait à la première moitié du siècle, Éliane Pelot qui a assumé la direction du travail, et l'équipe des intervieweurs qui a inclus l'abbé Gauthier, Éliane Pelot, Cécile Séguin, Jeannine Lauzon et Georgette Beaulieu.

Il faut assurément souligner la contribution essentielle des vingt-six villageois qui ont accepté de raconter leur vécu à Billings Bridge:

Rémi Berthiaume	Agnes (Warnock) Brûlé	Edgar Brûlé
Edouard Brûlé	Jeanne (Boisvenue) Brûlé	Ernest Brulé
Antoinette Gauthier	Jeanne (Drouin) Charron	Aimé Gagnon
Léo Henri	Mary (Wallace) Currie	Ovila Henri
Edmond Henry	Lucille (Laplante) Henry	Donat Lavigne
Oswald Lecompte	Ella (Brûlé) Lemoine	Edouard Lemire
Edgar LeRoux	Éliane (Gauthier) Pelot	Eugène Philippe
Albert Plante	Agnès (Leduc) Raymond	Leo Sabourin
Alexina (Sabourin) Sabourin	Marie-Anne (Gareau) Taillon	

Nous reconnaissons particulièrement le gros travail accompli, au cours des années qui ont suivi les interviews, par Cécile Séguin et Jeannine Lauzon à transcrire et à colliger le contenu des enregistrements, et le classement des documents par l'archiviste Bernard Weilbrenner.

Très tôt dans le présent projet, nous avons formé un Comité du Livre en recrutant deux de nos frères, Lloyd et Peter. Ils ont participé aux nombreuses réunions tenues au cours des mois pour

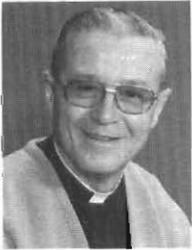
organiser le contenu de l'ouvrage. Nous remercions Lloyd et Peter aussi d'avoir bien voulu entreprendre la traduction du texte.

Pour nous, natifs de Billings Bridge, d'une famille qui s'est établie au village au début des années 1900, ce fut une agréable surprise et une expérience touchante de prendre connaissance de la documentation laissée il y a un quart de siècle par la génération qui nous a précédés.



III. LE POINT DE DÉPART

L'idée de décrire la vie de la communauté de Billings Bridge, en partant de la paroisse St. Thomas-d'Aquin, a pris naissance il y a assez longtemps, mais elle s'est concrétisée un dimanche matin. J'avais annoncé aux prônes des messes dominicales que M. et Mme Alexis Brûlé allaient fêter cette semaine-là, le 5 mai 1973, leur soixante-dixième anniversaire de mariage. Événement assez peu commun qui méritait d'être souligné, soixante-dix ans de vie ensemble, à la tête d'une nombreuse famille. J'avais souvent eu l'occasion de parler avec M. et Mme Brûlé et à chaque rencontre, ils me racontaient quelque événement de leur vie à Billings Bridge.



M. l'abbé Marcel Gauthier
curé de St-Thomas-d'Aquin
de 1966 à 1991

Toujours est-il qu'après la messe de 11 heures ce matin-là, M. Germain Aubut m'attendait à la sortie de l'église, et de l'air d'un homme qui possède une bonne idée, il me dit: «Il me semble qu'il serait intéressant d'écrire l'histoire de Billings Bridge à travers les récits des gens qui ont vécu ici de nombreuses années.»

Si faible que puisse être *scientifiquement* cette méthode historique, il reste qu'elle peut être bien «vivante» puisque les récits, racontés par des anciens, et prenant leur source uniquement dans leurs souvenirs -- même s'ils sont teintés et parfois légèrement inexacts -- surgissent tout de même du vécu. Et de ce fait, se joue devant nous une période de la vie, à nulle autre pareille. Les acteurs sont là, devant nous. Ils font revivre par leurs tournures de phrases souvent

savoureuses, des moments qui sans eux seraient perdus à tout jamais. Il se peut que ces récits se contredisent quelque peu – oh! si peu en vérité – ce qui compte, c'est que l'on puisse transmettre aux générations qui suivent, ce que les plus vieux ont vécu et comment ils l'ont vécu.

Billings Bridge n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Plusieurs espaces verts sont disparus, l'asphalte sillonne ces étendues de champs et de forêts où l'on a construit tant de maisons, et de buildings, et de centres d'achats. La vie a pu être été vécue à un rythme plus lent, et dans un décor différent, sans que pour cela les gens aient été maussades ou grincheux ou moins généreux ou plus malheureux qu'aujourd'hui.

En levant une partie du voile qui cache le passé, nous sommes transportés dans un monde qui n'existe plus, et que l'on ne reverra peut-être plus. Mais il a garanti la continuité et il nous a permis, en un sens, d'être ce que nous sommes.

Ottawa, 1973

Marcel Gauthier, prêtre, curé

IV. BILLINGS BRIDGE, LE VILLAGE

Le nom, qui fut légué au cours des années à un pont, à un district postal et à un village, dans le canton de Gloucester, comté de Carleton, était celui de Braddish Billings, le premier colon à venir s'établir en permanence dans ce coin du pays.

Né en 1783 près de Boston au Massachusetts, fils d'un chirurgien, Braddish et sa famille ont immigré à Brockville quand il avait neuf ans. Devenu adulte, il s'est lancé dans l'industrie du bois, commençant comme jobbeur pour le baron du bois de construction, Philemon Wright de Hull, pendant deux ou trois ans. Ensuite il a travaillé à son compte et, en 1812, il s'est bâti une cabane en pleine forêt, en haut d'une colline sur la rive sud de la rivière Rideau, passant l'hiver à abattre du chêne autour de sa propriété. Avec le temps, il a étendu sa terre jusqu'à ce qu'elle comprenne 1,400 acres.

À l'automne de 1813, il s'est marié à Lamira Dow, et en 1828, ils ont construit une superbe maison blanche à côté de la cabane originale. Devenue musée, on peut visiter cette maison aujourd'hui, 170 ans plus tard, sur la rue Cabot.

Peu à peu d'autres pionniers sont venus peupler et défricher les terres sur les rives nord et sud de la rivière, mais les contacts entre les deux communautés dépendaient des bateaux à rames. En 1830, à la suite d'une campagne menée par Braddish, lui et une dizaine de ses voisins ont financé la construction d'un pont. C'était le premier des ponts sur la Rideau. À l'origine, on l'appelait Farmers' Bridge, sans doute à cause de son importance pour les cultivateurs qui cherchaient à vendre leurs produits à Nepean et à Bytown.

En 1859, le gouvernement a décidé d'établir un district postal dans le secteur, lui attribuant le nom officiel de Billings Bridge, reconnaissant le nom qu'on donnait au pont à ce moment-là. Ce district couvrait une étendue appréciable, allant jusqu'à South Gloucester au sud, à Janesville (plus tard, Eastview/Vanier) à l'est, et la rivière Rideau à l'ouest. L'annuaire de la localité en date de 1876 indique que le «village postal de Billings Bridge» contenait une église, une salle municipale, de nombreux magasins, des hôtels et une population d'environ 300.



En 1913, le pont qui reliait le village de Billings Bridge à la ville d'Ottawa était supporté au milieu par un îlot. Toute sa structure était de bois incluant les garde-fous. Périodiquement, le pont était rasé par des énormes blocs de glace qui le heurtaient le printemps.

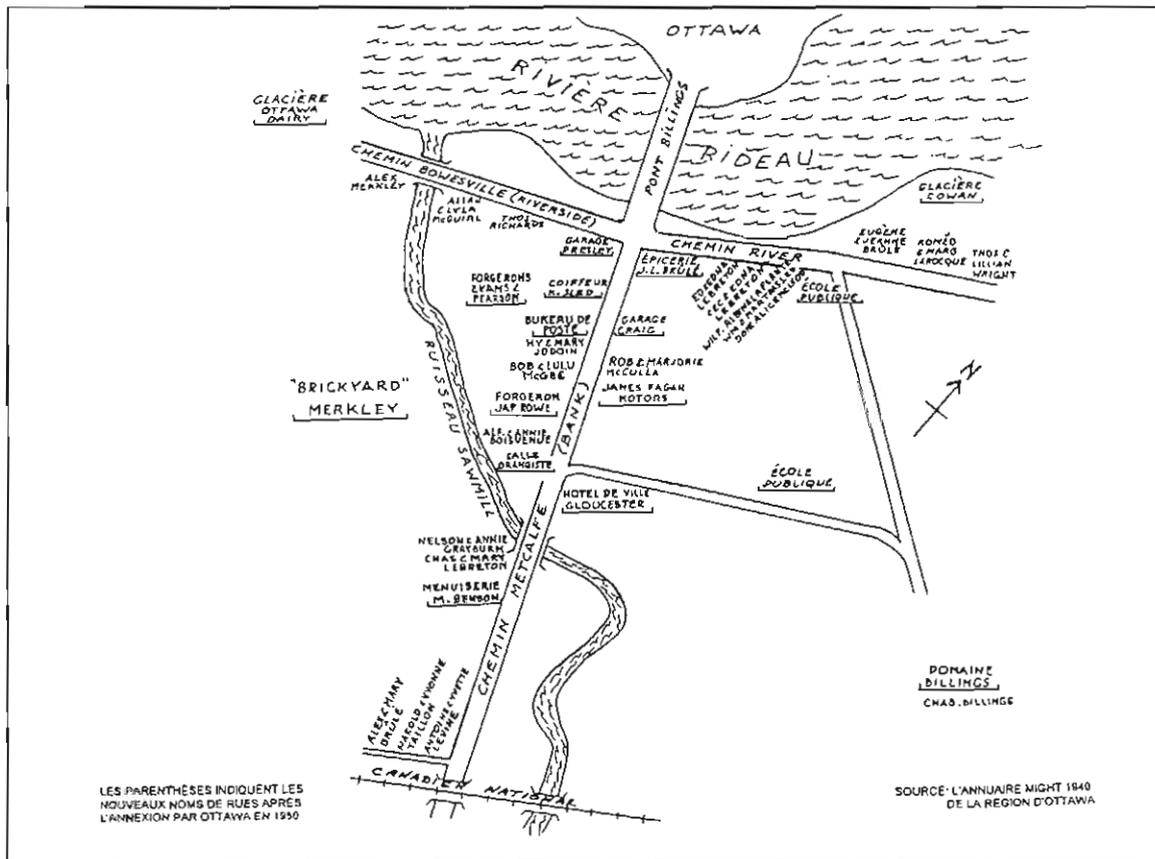


Cette salle municipale du canton de Gloucester, construite vers 1875, se trouvait au nord de la voie ferrée Canadien National, en face du site actuel du centre commercial Billings Bridge. Même après l'annexion du village par la ville d'Ottawa en 1950, la salle a continué à servir le Conseil de Gloucester jusqu'en 1962. Elle fut démolie peu après pour faire place à un appartement et un immeuble à bureaux.

Dans le bout nord-central de ce district, se trouvait ce qu'on a appelé *Le Village*, une concentration d'habitations le long du chemin Metcalfe et cinq petites rues adjacentes, à partir du pont jusqu'à la traverse de la voie ferrée du Canadien Pacifique. Le village n'avait pas le statut officiel d'une corporation municipale, mais il contenait le siège du canton de Gloucester dont il faisait partie. Le Town Hall fut construit sur le site actuel du building en face du centre commercial Billings Bridge. En 1950, la ville d'Ottawa a annexé le village et une grande partie des environs. Par la suite, on a changé le nom de toutes les rues: chemin Metcalfe est devenu rue Bank, et Creek, Beverley, Elm et Hill ont reçu respectivement les noms Ohio, Bélanger, Rockingham et Clémentine.

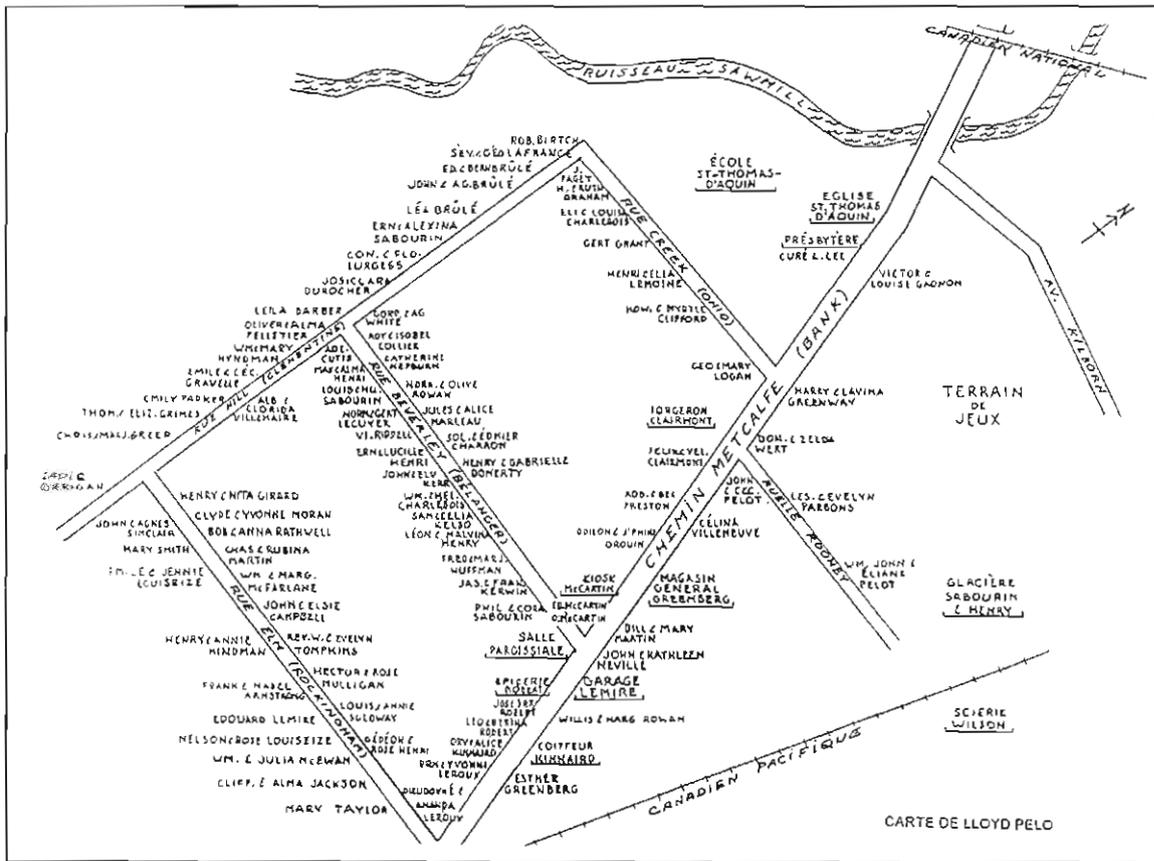
BILLINGS BRIDGE (Côté nord)

Le village en 1940



BILLINGS BRIDGE (Côté sud)

Le village en 1940



I. LA VIE PAROISSIALE

Liminaire

C'est en mai 1886 que Mgr Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa approuva la fondation de la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin à Billings Bridge. Elle couvrait un territoire assez étendu, ses frontières rejoignant celles de Notre-Dame-de-Lourdes de Cyrville à l'est, et Our Lady of the Visitation de South Gloucester au sud. Jusqu'en 1929, elle comprenait aussi les francophones et les anglophones d'Ottawa sud, le quartier situé entre la rivière et le canal Rideau. Cette année-là les anglophones ont fondé la paroisse St. Margaret Mary.

On a construit une petite église de bois sur le chemin Metcalfe en haut de la côte, et le curé Eugène Barry en a pris charge au printemps de 1887. Quelques mois plus tard, un cyclône a frappé la région, rasant bon nombre de bâtiments incluant la petite église. Un groupe de treize enfants qui suivait un cours de préparation à la première communion était dans l'église à ce moment-là, et l'une d'eux, Mary Ann McVeigh, y a perdu la vie.

Une nouvelle église, celle-ci en brique, a été terminée au début de 1889. C'est celle à laquelle tous les anciens paroissiens du village se sont attachés, car elle a continué à servir pendant près de 70 ans, jusqu'à ce qu'il ait fallu la remplacer par un bâtiment plus grand en 1957. La mémoire de nos raconteurs a tourné autour des messes et des autres liturgies célébrées pour eux dans les murs de la vieille église durant la première moitié du 20e siècle.

Dès le début, la paroisse desservait les francophones et les anglophones. Les prières de la messe elle-même étaient évidemment en latin, mais le sermon et les annonces se donnaient dans les deux langues tous les dimanches.

En 1891, la paroisse comptait 82 familles dont 38 francophones. L'église a pu suffire au nombre de paroissiens pendant plusieurs années, mais à partir du temps de la deuxième guerre, la population s'est accrue sensiblement. L'édifice était

devenu trop petit, et les gens de différents secteurs ont adressé des demandes à l'archevêque le priant d'établir de nouvelles paroisses.

En 1954, les familles anglophones du côté est de la rue Bank se sont détachées pour former la paroisse Immaculate Heart of Mary sur la promenade Alta Vista. A l'automne de 1957, les gens de la section sud de la paroisse sont partis pour établir la paroisse bilingue St-Bernard à Blossom Park. Un dénombrement réalisé à la fin de septembre de la même année comptait 341 familles francophones, et 177 anglophones.

La planification était déjà en marche pour construire une nouvelle église St-Thomas-d'Aquin sur un site du côté est de la rue Bank. Elle a été complétée en 1957 et bénie par Mgr Marie-Joseph Lemieux le 14 juin 1958. La paroisse à ce moment-là desservait 625 familles. Mais de nouveaux quartiers s'ouvraient, les maisons neuves se multipliaient dans le secteur sud-ouest. Cette fois-ci, en 1966, les anglophones ont formé la paroisse Holy Cross sur le chemin Walkley, et simultanément St-Thomas-d'Aquin est devenue officiellement francophone.

Voici la liste des prêtres qui ont desservi la paroisse St-Thomas-d'Aquin depuis ses débuts:

Eugène Barry 1887-1891

Michel Boisseau 1891-1894

J. Alfred Myrand 1894-1901

J.H. Chartrand 1902-1911

Pierre Bélanger 1912-1933

Aurèle Bélanger 1933-1937

T. Deschamps 1937

Louis Lee 1937-1943

J. Émile Latendresse 1943-1966

Marcel Gauthier 1966-1991

Jacques Poirier 1991

Gilles Lavergne 1991-

* * *



Cette première église permanente de la paroisse bilingue St-Thomas-d'Aquin fut construite en 1887 sous la direction du curé Eugène Barry. Elle était située sur le côté ouest du chemin Metcalfe, au commencement de la pente. En 1957, on a dû remplacer l'église par une plus grande.

Les témoignages

Edgar Brûlé:

Là où est l'école actuelle du côté est de la rue Bank, il y avait une vieille maison à deux côtés. Ça appartenait à la paroisse. On louait ça. Le père Chartrand restait là avec sa famille, son père, sa mère et sa sœur, mariée à un M. Larose qui chantait à l'église. Avant ça, Mgr Alfred Myrand y est demeuré aussi avec sa famille, son père, sa mère et deux sœurs. Elles chantaient à notre église, et devaient traverser le chemin Metcalfe pour s'y rendre.

Quand je marchais au catéchisme, on arrivait pour 9 heures et à 10 h 30 on avait fini. Il y avait des Irlandais et des Canadiens-Français. J'avais à peu près 10 ans quand j'ai fait ma première communion, et un peu plus tard la confirmation. Les enfants commençaient jeunes à aider leur père en été, et ils allaient à l'école durant l'hiver. Mais arrivaient les deux semaines de catéchisme, tout le monde y allait. On marchait sur le trottoir jusqu'à Ottawa Est et Mgr Myrand nous posait des questions et nous donnait les réponses quand nous étions embêtés.

Ce curé avait aussi soin de la mission St-Laurent de Carlsbad Springs. Il partait d'ici et mon père, Edouard Brûlé, le menait avec son cheval et son *cutter* ou *buggy* à tous les deuxièmes ou troisièmes dimanches. Finalement, Monseigneur a décidé de s'acheter un cheval. Un paroissien, Eugène Lecompte, a fait arrangement pour lui vendre un cheval, un beau cheval de *buggy*, mais il était rétif. Comme le prêtre venait de la ville, il ne connaissait pas les chevaux. Il tirait sur les guides et le cheval reculait. Mon père a dû monter dans la voiture et faire le premier voyage avec lui. Les habitants sont tous sortis pour le voir et après s'être informés d'où venait le cheval, ils se sont empressés de lui fournir du foin et de l'avoine pour rien. Carlsbad Springs s'appelait Eastman Springs.

Avant Pâques, c'était le temps du carême et des pénitences. Il y avait toutes les grandes cérémonies de la semaine sainte. Le jour de Pâques, on allait au petit crique Sawmill chercher de l'eau de Pâques. Il fallait ramasser l'eau avec le courant et avant le lever du

soleil. On emplissait des chaudières d'eau. C'était supposé être bon pour les maladies de la peau et toutes sortes d'autres maladies. L'eau de Pâques se conservait toute l'année.

Charlie Charlebois était le directeur de chant à l'église. Tout était en latin. Les vêpres se chantaient à 3 heures le dimanche après-midi. Tout le monde y allait, les jeunes aussi.

* * *

Léo Henri:

Le premier presbytère se trouvait en face de l'église, de l'autre côté du chemin Metcalfé. Mgrs Myrand et Chartrand y ont demeuré. Ensuite la maison de brique a été louée à différentes familles. Il y avait grand terrain, tout le coin jusqu'à l'avenue Kilborn. En 1944 le vieux presbytère est démoli pour faire place à la nouvelle école St-Thomas-d'Aquin. Le deuxième presbytère, construit en 1917 à côté de la vieille église, est démoli en 1957. C'est mon grand-père, Léandre Henri, qui a planté les érables qui ornaient le terrain du côté nord de l'église. D'ailleurs ils sont encore là.

En arrière de l'église il y avait une grande cour avec poteaux pour attacher les chevaux des gens venus de la campagne. Le curé Pierre Bélanger (1882-1933) avait son cheval. Il l'a remplacé par une voiture Whippet 1929. Il avait transformé en garage le vieux poulailler à l'arrière du presbytère. Son successeur, le curé Aurèle Bélanger, n'avait pas d'auto, mais à l'occasion empruntait les voitures de Jim Fagan, que j'étais moi-même chargé de conduire. Parmi les passagers fréquents étaient la sœur du curé, Alice, et ses frères Raymond, Baptiste et Aristide, échevin de la ville. Ensuite vint le curé Téléphore Deschamps qui appartenait une Chevrolet 1937. M. Deschamps était le cousin de ma femme, Lucienne Danis. À cause de maladie, il est resté seulement neuf mois, au cours de 1937.

J'ai commencé à servir la messe à St-Thomas-d'Aquin à partir de l'âge de sept ans jusqu'à 24 ans. Il y avait deux messes le dimanche, à 8 heures et 10 heures, et j'allais toujours servir celle de 8 heures.

En 1937 arriva le curé Louis Lee (1878-1943). Après discussion avec lui, il fut décidé en 1938 de former une section paroissiale de la Société St-Jean-Baptiste. Les membres du premier conseil étaient Joseph St-Germain, Joseph Robert, Léo Henri, Laurent Berthiaume, Dieudonné Leroux, Henri Lemoine et Ovila Henri.

Les fêtes, l'été, avaient lieu sur le grand terrain en face de l'église. Mgr Belleau était invité, la chorale du Scholasticat St-Joseph faisait les frais de la musique. Les dames de la paroisse avaient préparé un goûter, plus qu'un goûter, c'était un vrai repas. Les bazars avaient commencé avant ça. C'étaient de grandes fêtes champêtres. La paroisse en réalité s'étendait jusqu'à Leitrim, avant la création de la paroisse St-Bernard à Blossom Park.

Les rues Pleasant Park et Billings existaient dans Rideau Park à ce temps-là. Une dame Ouellette, fleuriste, habitait là. Elle était très bonne pour la paroisse, fournissant les fleurs pour toutes occasions.

* * *

Éliane Pelot:

M. l'abbé Pierre «Peter» Bélanger était curé au début des années 30, suivi plus tard par l'abbé Louis Lee qui se disait moitié français, moitié irlandais, mais qu'il avait mangé plus de soupe au pois que de soupape. Le 24 juin, il organisait un pique-nique de la St-Jean sur le terrain de l'église qui, à ce temps-là, était un grand champ en face de l'église de l'autre côté du chemin. On avait demandé à mon fils, Gérard, âgé de 18 ans, de faire le discours sur la fête.

Tous les ans il y avait une procession de la Fête-Dieu à travers le village, et on installait le reposoir devant la maison d'un des paroissiens. Une année on a eu l'honneur de l'avoir chez-nous.

Le curé Lee était grand amateur de chant grégorien. Il venait à l'école régulièrement pour donner des leçons de musique à tous les élèves. Plusieurs devinrent membres de la chorale à l'église. Il avait formé une société d'enfants de chœur qui s'appelait «Les Pages du Christ-Roi». Il y avait trois grades, et les enfants montaient à mesure qu'ils apprenaient par cœur de plus en plus les prières de la messe en

latin. En 1942, l'abbé Lee a perdu la vue, mais il a continué à dire sa messe avec l'aide d'un enfant de chœur. Celui-ci lisait toutes les prières du missel en latin, et le prêtre les répétait.

La famille passait beaucoup de temps à l'église: la messe et les vêpres le dimanche, la messe tous les jours du carême, et des prières tous les mois de mai, juin et octobre. Les vêpres avaient lieu le dimanche soir, en latin, et duraient une heure et demi. Il y avait des cantiques, tout le chœur y était, les cierges tout allumés. C'était très beau. Autant de monde aux vêpres qu'à la messe.

Il y avait deux messes le dimanche, la grand-messe et la basse-messe, avec un sermon d'une demi-heure en français et la même chose répétée en anglais. Il y avait trois rangée d'enfants de chœur dans le sanctuaire. Le jubé était rempli par le chœur de chant, et l'église était toujours bondée. Durant la messe, si le curé voyait quelqu'un parler, il arrêtait le service et demandait le silence. Personne ne sortait de l'église avant la fin de la messe. On sonnait la cloche à l'aide du câble. Il arrivait qu'un jeune enfant de chœur à qui on avait demandé de sonner la cloche, s'amusaient en se balançant sur le câble et renversait la cloche. Il fallait alors monter dans le clocher pour la remettre en place. J'ai touché l'orgue à pédales pour remplacer temporairement l'organiste M. Mageau qui venait de Carlsbad Springs, mais comme j'étais pianiste plutôt qu'organiste, on devait m'aider à tirer les différents jeux avant de commencer. L'organiste qui avait précédé M. Mageau était Mlle Larose.

Toujours pendant le séjour du curé Lee, les messes de Noël étaient chantées en dialogue avec la congrégation. M. Harry Greenway chantait des solos. Les trois messes duraient deux heures et demi, la première avec du chant grégorien, les deux autres avec de beaux cantiques. Tout le monde restait pour les trois messes, et l'église était bondée. Un M. Lecompte collectait l'argent des bancs, 10 sous la place. Pour recevoir la communion, il ne fallait rien prendre après minuit la veille. Une soirée que M. le curé Émile Latendresse (1899-1975) visitait Gédéon Henri et celui-ci avait pris un verre quelques minutes après minuit, le curé avait remarqué qu'on était alloué quelques minutes de grâce car les horloges pouvaient se déranger.

La paroisse était très pauvre et la dette de l'église très haute. Chaque année il y avait de grosses dépenses à faire, comme réparer la fournaise. Il n'y avait jamais assez d'argent. Plus tard, tout a commencé à aller mieux. On a noté que l'amélioration des conditions de vie a coïncidé avec l'arrivée dans le village de la compagnie de construction Robert Campeau. Ensuite, la famille Berthiaume a entrepris la construction de logements.

Vers 1938, les cinq plus vieux de mes enfants, Gérard, Lloyd, Bernard, John et Ivan, étaient tous enfants de chœur en même temps. La sixième, ma seule fille, Vivian, n'était pas permise de servir la messe. Plus tard, les trois plus vieux, Gérard, Lloyd et Bernard, ayant suivi les cours de chant grégorien du curé Lee à la petite école, sont devenus directeurs de chorales dans différentes paroisses de la ville.

* * *



L'abbé Pierre Bélanger, curé de 1912 à 1933, et certains de ses paroissiens sont allés pique-niquer au Lac Gauvreau en 1928.



L'abbé Louis Lee (curé de 1937 à 1943) était grand ami des Pères Spiritains à Limbour (Qué.) et visitait souvent le collège St-Alexandre. Au printemps de 1938, il a amené des membres de la chorale goûter la tire à l'érablière des Pères. De gauche à droite, à l'avant: Ovila Henri, monsieur le curé Lee, Edgar LeRoux; à l'arrière: Arnley Gollinger, Léonard Brûlé, non-identifié, Gérard Brûlé.



Des membres de la chorale de St-Thomas-d'Aquin en 1952. De gauche à droite: Roland Charron, non-identifié, Aimé Gagnon, Ralph Pilgrim, Bill McEachern et le directeur, Lloyd Pelot.

Antoinette Gauthier:

D'une foi sincère et profonde, Olive Rowan ne manquait jamais une cérémonie à l'église. Pendant de nombreuses années elle s'est chargée de laver, empeser et repasser le linge d'église, les nappes d'autel et de communion, et les surplis des enfants de chœur. Musicienne, elle possédait un piano et une bonne voix, et je crois même qu'elle jouait l'orgue pour exercer le chœur de chant. Toujours très charitable, Olive entreprit de souvent apporter un repas chaud à son voisin reclus, Eddie McCartin, et de nettoyer la pauvre hutte qu'il habitait au fond de la cour de sa vieille maison qui tombait en ruine.

* * *

Ella Lemoine:

Quand mes parents, Joseph et Joséphine (Lecompte) Brûlé se sont mariés en 1874, c'était par le curé Ubald Magnan à Cyrville, puisqu'il n'y avait pas encore d'église à Billings Bridge. Il y avait très peu de population. M. et Mme Brûlé étaient des pionniers dans le village, et ont demeuré ici la plupart de leur vie.

Deux de mes sœurs aînées sont entrées au couvent et devinrent les premières religieuses de Billings Bridge. Julie Brûlé s'est jointe aux Sœurs du Bon Pasteur (cloîtrées), avec le nom de religion Sœur Marie de St-Alexis. Eva Brûlé, devenue une sœur de la Ste-Famille, fut Supérieure de l'Hôpital Général durant 6 ans. Elle a passé 33 ans à Osborne, Arkansas, États-Unis. Elle n'a pu venir quand mon père a enterré ma mère. J'étais l'avant-dernière de 15 enfants. Mme Lavina Greenway et moi étions les plus jeunes. Quand la religieuse, qui était partie depuis 33 ans, est revenue, on ne la connaissait pas. Elle nous demandait notre nom, comme une étrangère.

J'ai été membre des Dames de Ste-Anne, de la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises, de la Catholic Women's League et de la Tabernacle Society. J'ai organisé beaucoup de parties de cartes. On allait dans les gros magasins en ville pour quêter des cadeaux qui servaient de prix.

* * *

Jeanne Charron:

Le mariage de mon fils, Roland, et Marie Cunningham, la veille du jour de l'an 1957, fut le premier dans la nouvelle église. M. le vicaire Léopold Lacroix officia. Il avait sorti ses belles chaises de chesterfield et un beau tapis rouge. Ça coûtait \$10.00 pour la cérémonie. La paroisse ne chargeait rien pour décorer l'église et c'était bien beau. Où on se mettait à genoux, c'était recouvert de beau tapis de velours rouge.

* * *

Albert Plante:

Aux offices du dimanche, l'église était pleine. Il n'y avait que 50 bancs de trois places. C'est après la guerre qu'on a commencé à parler de construire une nouvelle église. Il y avait deux messes, à 8 heures et à 10 heures. M. Harry Greenway s'occupait de la chorale, ensuite, un M. Lecompte. Chaque dimanche il y avait les vêpres. Il y avait la procession de la Fête Dieu dans les rues du village chaque été. L'église était bondée aux cérémonies des jours saints. Aussi le curé organisait des retraites annuelles, une en français, l'autre en anglais. Rendu à l'église en voiture, on attachait les chevaux à des poteaux près de l'église, et l'hiver on les recouvrait avec des couvertures.

Il y avait des parties de cartes dans le sous-bassement de l'église. La cave était divisée en deux et la fournaise occupait l'autre partie. Ce n'était pas très grand. Dans le temps du curé Pierre Belanger, on organisait un bazar ou une fête champêtre tous les ans. Ça avait lieu en plein air.

* * *

Oswald Lecompte:

C'est mon oncle Albert, le fils de Paul Lecompte, qui a donné le terrain pour le presbytère du côté est du chemin Metcalfé, en face de la vieille église. Le curé Chartrand a vécu là avec son père et sa mère. Mon père, Eugène, s'est occupé de faire la quête à l'église pendant des années.

Je me souviens de ma première communion dans la vieille église. Il y avait un magnifique bosquet d'érables à côté. On a eu la confirmation en mai. J'avais à peu près 10 ans. Les dames de la paroisse avaient préparé un goûter et les tables étaient dressées à l'ombre des érables. De ce point, on avait vue sur le champs présentement occupé par le centre commercial Billings. La voie ferrée n'était pas là dans le temps, on l'a bâtie 3 ou 4 ans plus tard. Ma femme, Alice Smith, a elle aussi fait sa première communion à St-Thomas-d'Aquin.

J'ai été servant de messe. L'église avait un orgue qu'il fallait souffler à la main. L'organiste était une Mlle Larose. On se battait pour le privilège de faire marcher le soufflet, c'était mieux que d'avoir à aller à la classe. C'était vers 1910. L'église avait aussi un excellent chœur de chant.

* * *

Ovila Henri:

Le premier curé que j'ai connu était l'abbé Pierre Bélanger. Je l'ai eu pour mon baptême, ma première communion et ma confirmation. Je n'ai jamais été enfant de chœur, quoique tous mes frères ont servi la messe. Toujours dans le temps du curé Bélanger, je me souviens d'avoir assisté à l'ordination de l'abbé James Basil Finn (1908-1962). Les servants à cette occasion étaient mon frère Gédéon, John O'Gorman et un Leduc. J'ai aussi assisté aux funérailles du Père Finn.

Dans le temps du curé Louis Lee, il y avait une belle chorale. Il avait rassemblé de 20 à 25 jeunes gens et leur avait enseigné le chant grégorien. Il y avait deux messes, à 8 heures et à 10 heures. C'était moi qui était chargé du chauffage de l'église, et je me souviens de devoir me rendre dans la cave vers 4 heures du matin pour m'occuper de la fournaise et réchauffer l'église pour les messes. Je me rappelle qu'en 1938, le jour de l'enterrement de mon grand-père, Léandre Henri, la fournaise avait manqué et le monde gelait dans l'église.

* * *

Ernest Brûlé:

Tout le monde allait à la messe, c'était assez fort. Ils amenaient les enfants. Mme Olive Rowan chantait. Mme Lavina Greenway jouait de l'orgue et son mari, Harry Greenway, chantait aussi. Le curé de la paroisse, Aurèle, le 'petit' Bélanger, et même l'autre Bélanger, Pierre, se levait à 3 heures 30 ou 4 heures du matin pour allumer la fournaise avec du bois pour donner de la chaleur aux paroissiens. La fournaise était dans la cave en dessous de l'autel. Puis durant la messe, quand la vapeur dans les tuyaux et l'air froid se rencontraient, ça faisait un bruit épouvantable, des fois pendant le sermon.

À la messe de minuit, c'était beau. En fait, il y avait trois messes, et on ne sortait pas avant que ça soit fini au complet. Le curé faisait sa collecte, et le lendemain il annonçait ce que chacun avait donné, un tel \$25, un autre, tant. On achetait nos bancs à l'église, \$5.00 par année, mais pas tout le monde pouvait le payer. Ça donnait le droit à nos places pour toutes les messes. La semaine sainte était très importante. Le samedi saint, on commençait à 7 heures du matin jusqu'à 10 heures, avec la bénédiction de l'eau et du feu.

* * *

Edgar LeRoux:

Dans ce temps là, à la maison premièrement, les jeunes des familles canadiennes-françaises au village recevaient tous une formation catholique, en ce sens que la prière à la maison se faisait tous les soirs. Le père disait: «C'est le temps, on va dire le chapelet.» Qu'on le regarde comme on voulait, qu'on grogne, il fallait y aller. En fin de compte, ça faisait partie d'une routine familiale, et en se levant d'à genoux, ça faisait du bien de réaliser qu'on avait fait un peu de son purgatoire.

Le curé Pierre Bélanger venait jouer à la balle avec nous dans la cour de l'école. Ça nous faisait grandement plaisir de l'avoir parmi nous. C'était un vrai athlète.

Quand le curé Louis Lee est arrivé, il a eu un impact extraordinaire sur les jeunes de mon âge. Ça été un homme qui nous

a fait comprendre toutes sortes de choses, des principes, par exemple, non seulement les dix commandements de Dieu et les sept commandements de l'église, mais comment vivre avec ses semblables, comment accepter les conditions dans lesquelles on vivait et comment en sortir. Il nous a enseigné la musique, le latin, le solfège, le chant grégorien. Il arrangeait des excursions. On allait en pique-nique, aux sucres chez les Pères du Saint-Esprit au Collège St-Alexandre à Ironside. On avait du plaisir. Il faisait ça très finement, sans jamais nous écraser.

Il a eu un très grand impact sur moi personnellement. Je me rappelle une fois, quand on était dans le chœur de chant, des gars étaient arrivés en retard pour la messe. Le curé était «en bonjour», il nous a tous convoqués et nous avait grondés. Je n'avais pas aimé ça parce moi j'avais été là à temps. Ça m'avait frappé parce c'était la première fois que je le voyais fâché comme ça. J'arrivais à 14 ou 15 ans, et je me suis dit que je n'avais pas à écouter ces choses là. Il a senti ma réaction, et aussitôt après, il m'a rappelé et m'a dit: «Écoute, Edgar, je me suis fâché ce matin, mais pas contre toi. Tu vas comprendre.» C'est comme ça que je l'ai apprécié. Il avait beaucoup d'âme cet homme-là.

Il voulait que les jeunes de la paroisse évoluent. Il faisait venir des professionnels de la ville; il nous emmenait à l'Université d'Ottawa. Il nous faisait voir un autre monde. Une fois il y avait un avocat, un indien, le premier avocat de la tribu des Cris de l'ouest. Le curé dit: «Viens, on va aller à l'Université écouter cet homme là.» J'aurais bien mieux aimé jouer au hockey ce soir-là, parce j'étais joueur de hockey et j'étais bon joueur. Il n'insistait pas trop, mais je me pliais à ses demandes. Il nous emmenait juste assez souvent pour nous faire valoir un autre monde. C'est ce que j'appréciais de ce bonhomme.

Le dimanche, tout le monde allait à la messe. On se levait très à bonne heure chez nous. La mère, qui n'avait pas une grosse santé, retardait un peu, mais malgré tout, elle se levait pour faire le déjeuner. Si on allait communier à la première messe, celle de 7 heures, on ne prenait pas de déjeuner. Pour moi, personnellement, vu que j'étais enfant de chœur ou que je faisais partie de la chorale, j'allais toujours

à la grand-messe. À chaque fois que le célébrant se prononçait à l'autel, on répondait en latin.

Durant cette période, c'est le curé Lee qui était maître de chapelle. Il dirigeait lui-même sauf à la messe de 10 heures. Quand c'était pas lui, c'était M. Mageau qui a été chef de la chorale pendant une dizaine d'années. Lloyd Pelot a aussi été chef, mais plus tard. La période dont je parle est dans les années 30 et le début des années 40. M. Mageau était excellent organiste et chef de chorale, il connaissait bien les messes grégoriennes.

Au maximum, c'est-à-dire, à la messe de minuit à Noël, la chorale comptait une cinquantaine, tous des hommes. Il y avait deux Laplante, un ou deux Leroux, mon frère et moi, Clermont, les Brûlé, les Henri, Harry Greenway qui a longtemps fait partie de la chorale et qui l'a même menée pour un certain temps. Il y avait une distribution de jeunes et de plus âgés. M. O'Gorman en faisait partie, ainsi qu'un M. Villeneuve, un bonhomme bien distingué, et un ou deux de ses fils. La plupart des membres venait du village, mais quelques-uns d'en dehors. On chantait des fois à trois voix, la basse, le bariton, le tenor, mais surtout il fallait connaître son grégorien. Le bon curé insistait que ça soit bien fait.

Tout le monde ne courait pas comme aujourd'hui. Le soir, il n'y avait pas de télévision. S'il y avait une pratique de chant, on pouvait y aller. S'il y avait des vêpres, on y allait. Durant le mois de mai, le mois de Marie, on allait à l'église, et après il y avait de la clarté jusqu'à 9 heures ou 9 heures et demi, je pouvais me promener, j'aimais les cantons, les ruisseaux, les fleurs. Je parle de ma propre expérience, mais beaucoup de jeunes avaient cette même expérience. On pouvait courir dans les champs après les vêpres. Elles n'étaient pas trop longues, une demi-heure, des fois un peu plus à une occasion spéciale.

* * *

Aimé Gagnon:

Il y avait trop de monde pour la vieille église, malgré que deux ans avant, en 1954, les anglophones à l'est de la rue Bank avaient quitté

pour former la nouvelle paroisse de Immaculate Heart of Mary. Les nombreux nouveaux-venus dans le village retournaient à leur ancienne paroisse pour la messe, jusqu'à ce que la nouvelle église St-Thomas-d'Aquin soit construite.

La construction de la nouvelle église St-Thomas-d'Aquin a commencé à l'automne 1956. À peine trois ans avant, la vieille église du côté ouest de la rue Bank, avait été complètement rénovée. Les colonnes dans l'église avaient été enlevées. La compagnie Robert Campeau avait le contrat des rénovations. M. le curé Latendresse avait demandé aux paroissiens des offrandes pour défrayer le coût des stations de la croix à \$10 chacune. En peu de temps elles étaient toutes payées.

Je servais la messe quand il n'y avait pas d'enfants de chœur. Après la messe, le dimanche matin, beaucoup de monde arrêtaient à mon magasin donner leur commande d'épicerie.

* * *

Lucille Henry:

Quand je suis arrivée à Billings Bridge en 1933, le curé était Pierre Bélanger, ensuite ce fut Aurèle Bélanger, et plus tard le curé Louis Lee.

Je me souviens des processions à la Fête-Dieu. La procession partait de l'église, faisait le tour du village en marchant, et suivait le prêtre jusqu'au reposoir. Tous les catholiques y prenaient part. Il y avait aussi beaucoup de spectateurs. C'était un honneur d'avoir le reposoir chez-soi. Tout le long du parcours, les maisons étaient décorées de drapeaux, de fleurs, et au reposoir on se servait d'un drap blanc pour couvrir une sorte d'autel.

L'hiver, la paroisse organisait des parties de cartes à toutes les deux semaines dans l'ancienne école derrière l'église, celle qui a passé au feu. Tout le monde se rendait. C'était moitié français, moitié anglais. Au début, les parties étaient organisées une semaine par le groupe français, et la fois suivante, par le groupe anglais. Plus tard, pour éviter des malentendus, le curé Lee a commencé à nommer toujours deux françaises et deux anglaises afin que le monde

s'accorde. Il annonçait de la chaire: «Mme Henry, Mme Collins, Mme Crawford et Mme Charlebois, vous êtes en charge de la partie de cartes (euchre) dans deux semaines.» Les hommes préparaient les tables. Il fallait vendre des billets, trois pour 25 sous. On offrait un prix d'entrée qui consistait peut-être en 10 livres de sucre, et les prix de table étaient soit 5 livres de farine ou des patates, etc. On allait de porte en porte quêter des prix.

En juillet ou août, on organisait des bazars et des pique-niques. Plutôt des bazars, à ciel ouvert, qui avaient lieu sur le terrain de la salle paroissiale où se situe maintenant Glebe Electric. On servait un repas, des fèves au lard, des patates pilées, le tout fourni par les dames de la paroisse. Le programme incluait du chant par les enfants, des jeux, la roue de fortune, des palettes, le *Crown & Anchor*.

Mon frère, Albert Laplante, fit partie de la chorale de St-Thomas-d'Aquin pendant plusieurs années.

* * *

Alexina Sabourin:

Mon mari, Ernest Sabourin, a toujours demeuré dans la paroisse. La première petite église a été détruite en 1887 dans une tempête, et la petite McVeigh y est morte. L'abbé Alfred Myrand, curé de 1894 à 1901, a failli se faire tuer. Un soir qu'il était monté en haut pour se coucher, il entendit du bruit. En regardant à travers le trou du tuyau, il aperçut deux gars en train de voler l'argent de l'église. Ils ont regardé en haut, l'ont vu et un d'eux l'a menacé: «You keep quiet or I'll blow your head off!»

Comme membre de la Société des Dames de Ste-Anne, j'ai vendu des cartes pour faire de l'argent. C'était durant la dépression, et il fallait de l'argent pour acheter des choses dont l'église avait besoin.

Du temps du père Lee, en plus de la Société St-Jean-Baptiste, il y avait la Tabernacle Society, la Legion of Mary et les Dames de Ste-Anne. Maintenant nous avons la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises. On organisait des bazars, des parties de euchre à l'école et ensuite à la salle communautaire à l'angle du chemin Metcalfe et de la rue Beverley. Je gagnais souvent une poche

de patates, un des prix donnés par les fermiers des alentours. Dans ce temps là, il y avait 35 familles anglaises, et ça marchait bien entre les anglais et les français.

À la Fête-Dieu, il y avait des processions à travers le village. Je me souviens qu'une année, le reposoir avait lieu chez la famille Pelot sur Rooneys Lane.

Ma mère a travaillé comme ménagère pour le curé Latendresse tout près de 14 ans, et fut remplacée par Mlle Serré en 1957.

* * *

Marie-Anne Taillon:

Durant les années 1960, il fut décidé d'enlever les rails du chemin de fer du Canadien Pacifique qui longeait l'est du village et passait tout près de l'église et de notre maison. Enfin! plus de vibrations dans la maison et, finalement à la messe du dimanche on pouvait maintenant entendre les sermons des Pères Émile Latendresse et Léopold Lacroix (1917-1967) sans l'interruption des trains qui sifflaient longuement aux passages à niveau à l'avenue Kilborn et à la rue Bank.

Je me rappelle un bon dimanche matin, pendant la célébration de la messe, une statue a soudainement glissé de sa perche et s'est effondré au plancher juste en avant de l'autel. Heureusement, personne ne fut touché, mais toute l'assemblée eut la frousse tout de même.

Dans ce temps-là, il était très naturel de rencontrer monsieur le vicaire Léopold Lacroix qui portait la communion aux malades de la paroisse, le matin juste après les messes. Nos prêtres étaient bien dévoués pour leurs paroissiens. La paroisse St-Thomas-d'Aquin était comme une grande famille.

La Société St-Vincent-de-Paul existait dans la paroisse et je me rappelle avoir cousu des pyjamas de flannellette pour enfants pendant des semaines durant. On m'avait apporté tout un rouleau de flannellette. Plusieurs fois, notre maison servit d'abri pour les personnes qui avaient besoin d'être logées temporairement et immédiatement.

* * *

Edouard Brûlé:

Tout le monde se connaissait dans ce temps-là. Parmi les catholiques, il y avait plus de français que d'anglais. Comme j'ai servi la messe pendant quatorze ans, je connaissais tout le monde qui y assistait. Parmi les familles qui me viennent à l'idée, il y avait les Lecompte, Brûlé, Sabourin, Henri, Charron, Crawford, McVeigh, Finn. La famille Leroux n'est arrivée que quelques années plus tard. Ils ont demeuré dans l'ancienne maison de McCartin. Ensuite, plusieurs autres familles sont venues de Casselman.

Les temps étaient plus catholiques que jamais. Il ne fallait absolument pas manquer notre premier vendredi du mois. La mère vidait le seau d'eau parce que si on oubliait et prenait une gorgée d'eau avant la messe, on ne pouvait pas prendre la communion. Elle nous faisait des lanches la veille pour qu'on puisse prendre notre déjeuner à l'école le vendredi matin après la messe et avant la classe.

Autour des fêtes, quand la visite arrivait chez-nous vers 7 heures, il fallait que les enfants aillent se coucher. La soirée durait jusqu'à 4 ou 5 heures du matin. À cette heure-là, nous, les enfants, on se levait et on avait un beau *snack*, on mangeait tant qu'on voulait. La messe de minuit, ce n'était pas manquable! On se couchait dans l'après-midi de la veille pour pouvoir y aller. Pierre Bélanger était curé dans le temps, et le presbytère se trouvait du côté est du chemin Metcalfe, là où est maintenant l'école St-Thomas-d'Aquin.

* * *

Edmond Henry:

Dans la vieille église en brique rouge, Mme Morin, la mère de Léona, faisait du beau chant. Son frère, Edouard Lecompte, et Sabourin chantaient aussi. Quand je fréquentais l'école, on me demandait de faire du chant. J'en ai toujours fait, même encore. Mme Larose touchait l'orgue pendant des années et des années, et pour un peu de temps, Mme Éliane Pelot. Le dimanche nous avions des messes à 7, 8, 9 heures, et 10 h 30 qui était la grand-messe. Un grand sermon en

français et répété en anglais. M. Xavier Lascelles faisait la collecte. Un dimanche de tempête, la collecte était de 40 cents. Plus tard, M. Eugène Lascelles s'occupa de la collecte.

Dans les premiers temps de la salle communautaire, construite par mon père, Léon Henry, et les Brûlé et les Sabourin, quand le père Aurèle Bélanger était curé, on faisait des danses et des pique-niques pour faire de l'argent pour la paroisse. Plus tard, le curé Lee, lui, n'était pas en faveur des danses. Un dimanche, le lendemain d'une danse dans cette salle-là, le prêtre regarde dans le jubé où j'étais avec les autres chantres, et dit: «Si vous êtes pour continuer à avoir des danses, dehors Oscar!»

* * *

Donat Lavigne:

Dans ce temps-là, l'église était sur la côte, du côté ouest du chemin Metcalfe. En montant la route d'où je restais à la *brickyard* pour aller à la messe, on voyait sur la colline une croix de bois en cèdre qui avait été fournie par Mme Exilda Plante, la mère d'Albert, et érigée je pense par M. Henri Lemoine. Le dimanche après la messe, tout le monde s'en retournait chez eux. En premier, nous avions le curé Aurèle Bélanger, ensuite le père Louis Lee. Celui-ci, dont le père était irlandais et la mère canadienne-française, se disait pur irlandais le 17 mars, et canadien-français le 24 juin! Le Père Émile Latendresse était curé quand ils ont bâti la nouvelle église sur l'avenue Kilborn, et ensuite le Père Marcel Gauthier est arrivé.

* * *

Agnès Raymond:

J'ai été baptisée en l'église St-Thomas-d'Aquin le 11 octobre 1903. Ma famille demeurait sur l'avenue Hopewell à Ottawa Sud, on avait un peu plus d'un mille pour se rendre à l'église et à l'école.

Il y avait deux messes le dimanche, la messe basse était à 8 heures, avec un sermon assez court. Par contre la grand-messe à 10

heures, en plus du chant, offrait le sermon et les annonces dans les deux langues, et elle durait jusqu'à midi. Le premier vendredi du mois, tous les enfants d'école assistaient à la messe à 8 heures, à jeun évidemment pour recevoir la communion. Il fallait donc apporter notre déjeuner à l'école où on avait trente minutes pour le manger. Après la messe, le Très-St-Sacrament était exposé et au cours de la journée, des groupes d'enfants avec leur maîtresse allaient tour à tour dire des prières. La déposition avait lieu après la bénédiction à 7 heures 30 du soir. Mes frères ont tous été enfants de chœur à St-Thomas, et les deux plus jeunes, Eugène et Arthur, ont servi la messe pour le curé Pierre Bélanger quand je me suis mariée en 1928.

Pendant nombre d'années, mon mari, Joseph Raymond, s'est occupé de la fournaise à l'église. Il devait se rendre vers 6 heures et ajouter du charbon pour attiser le feu et assurer assez de chaleur pour la première messe. Après il fallait redescendre pour l'amortir.

* * *



À partir de 1897, plusieurs membres des anciennes familles de la paroisse ont trouvé leur dernier repos dans le cimetière St-Thomas-d'Aquin situé sur le chemin Albion, quelques blocs à l'ouest du chemin Metcalfe. Quand on a créé la nouvelle paroisse St-Bernard à Blossom Park en 1957, le cimetière s'est trouvé à l'intérieur de ses bornes et on en a changé le nom en cimetière St-Bernard.



L'église actuelle St-Thomas-d'Aquin fut construite en 1957 au temps de l'abbé Émile Latendresse, curé de 1943 à 1966. Située sur l'avenue Kilborn, elle remplaçait l'ancien bâtiment qui avait dominé la colline du chemin Metcalfe pendant presque 70 ans.



DOMINION WIDE, OTTAWA JOURNAL

En 1960, la paroisse St-Thomas-d'Aquin a eu le plaisir d'accueillir le Gouverneur général Georges et Madame Pauline Vanier à une messe présidée par monsieur le curé Émile Latendresse.

2. L'ÉCOLE

Témoignages

Léo Henri:

L'école St-Thomas-d'Aquin fut construite en 1906 par l'abbé J.H.Chartrand, curé de la paroisse depuis 1902. Elle avait deux classes, une à chaque étage et elles étaient chauffées par des *box stoves* sur chaque plancher.

Les Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa sont arrivées en 1912. Elles voyageaient matin et soir du noviciat à Hurdman's Bridge et faisaient leur dîner dans une petite cuisine à l'arrière d'une des classes. M. Potvin les conduisait en petit carosse fermé. Il y avait à peu près 45 à 50 élèves en tout. Les toilettes étaient à l'extérieur.

Quand les Sœurs Grises ont décidé de quitter en 1927, M. le curé Pierre Bélanger a fait des démarches pour qu'elles reviennent, mais sans succès. Après leur départ, pendant dix ans, ils ont eu des institutrices laïques. Je me souviens d'une demoiselle St-Denis et aussi Myrtle Perrault. En plus de celle-ci, qui s'est mariée à M. McKenzie, on trouve deux autres institutrices qui demeurent toujours dans la paroisse: Marie-Antoinette Gauthier, (sœur de Mme Éliane Pelot) et Lucienne Danis, mon épouse. Ce n'est qu'en 1935 que les Sœurs de Sainte-Croix sont arrivées. Elles s'installent d'abord au troisième étage du presbytère, puis quelques années plus tard, elles achètent la maison de Harry Greenway sur le chemin Metcalfe et en font leur couvent. Elles restèrent jusqu'en 1957.

En 1951, on a formé une Association de Parents et Instituteurs et j'ai été élu président. Dix ans plus tard j'ai dû laisser pour raison de santé. Un autre membre fondateur Jean-Noël Séguin m'a succédé. Cette année-là, l'école manquant d'eau courante à boire, nous avons fait une demande à la ville d'Ottawa d'en installer. Charlotte Whitton était la mairesse. Ce fut refusé. L'eau nous était livrée par la Commission scolaire et les enfants étaient limités à un demi-verre chacun. Les photographes du Droit étaient venus prendre des photos des enfants prenant leur ration d'eau, pendant que la principale avait traversé au presbytère, puisque il y avait une loi qui défendait les

photos dans les écoles. Appel fut fait à M. George Dunbar, Ministre des Affaires Municipales, et on a fini par avoir l'eau.

En 1932 et 33, on a dû faire des classes dans la petite maison juste à l'angle des rues Creek et Hill, qui datait de 1860. Premièrement c'était la famille Ludovic Charlebois qui avait demeuré dans cette maison. Ensuite ce fut René Marleau, marié à Manda Charron. C'était rendu presque une cabane. Les deux premières années s'y trouvaient. En 1937 ils ont agrandi l'édifice principal à quatre classes et on a installé un système de chauffage central. En 1944, cette école a brûlé.

Les premiers concierges étaient Alonzo Grant (1882-1939) et son épouse Gertrude, née Jones. Ils étaient descendants de la famille royale. Ils demeuraient en face de l'école, sur la rue Creek. Ils eurent deux enfants: Ruth et Woodrow. Ils quittèrent ce lieu pour commencer un petit commerce sur le chemin Metcalfe, mais ils sont morts tous deux à peu d'intervalle. Alexis Brûlé les avait remplacés comme concierge. Plusieurs des institutrices choisissaient de pensionner chez la famille William et Margaret MacFarlane sur la rue Elm., car on les trouvaient très accueillants et la nourriture était excellente. M. MacFarlane était plâtrier, et il vendait également de la *slab* (bois de chauffage).

Comme les Anglais et les Français fréquentaient les mêmes classes, il y avait bien peu de français qui se parlaient. Vers le temps que Lucienne, ma femme, a enseigné ici, le français a commencé à entrer un peu plus fort. Quand venait le temps des examens d'*Entrance*, on nous envoyait à l'école publique en bas de la côte près de l'hôtel municipal pour écrire ces examens. La personne en charge était une anglaise de l'Angleterre qu'on a trouvée très difficile à comprendre, et en conséquence plusieurs ont manqué leurs examens.

Après la petite école, il n'y avait que l'Académie de LaSalle à la basse-ville, ou l'École Technique d'Ottawa, ce qui faisait que la plupart des enfants finissaient en huitième et partaient travailler soit à la *brickyard* ou à la carrière Brûlé. La carrière employait une soixantaine d'hommes l'été comme l'hiver. Moi-même, je suis parti avec le Canadien National.

* * *

Antoinette Gauthier:

L'école St-Thomas-d'Aquin se trouvait dans deux bâtisses situées sur la rue Creek, une petite maison de bois où étaient logés les petits de 1ère année, et une de brique à deux étages où il y avait une salle de classe sur chaque étage. Les élèves de 2e, 3e et 4e années étaient en bas, et ceux de 5e, 6e, 7e et 8e en haut. Il y avait donc trois institutrices. On parvenait au deuxième étage par un escalier couvert en bois à l'extérieur de l'édifice. L'institutrice qui avait les 5e à 8e années était en même temps directrice de l'école. Ce fut ma fonction en 1933-34, Mlle Alma Legault avait la charge des trois années en bas, et sa sœur Olina enseignait aux petits de la première année dans la petite maison à côté. Le jardin d'enfants n'existait pas dans ce temps-là. Le salaire de la principale était de \$850 pour l'année, celui des deux autres institutrices, un peu moins.

Ma première visite à l'école ne m'enchantait pas... la classe était grande et bien éclairée par de nombreuses fenêtres, mais les boiseries étaient d'un vert presque noir. On me promit de les repeindre, mais, voulant me rendre compte par moi-même de leur état, j'essayai d'en laver un coin. À ma grande surprise, je m'aperçus qu'elles avaient besoin d'eau savonneuse plus que de peinture. Ravi de pouvoir menager un peu d'argent tout en me contentant, M. Jack Pelot, secrétaire de la commission scolaire de Billings Bridge, demanda à la personne préposée au nettoyage de l'école de m'aider à laver toute cette noirceur. Alors cette pauvre madame Grant et moi-même avons travaillé toute une journée à coups de brosses à plancher, de l'eau chaude et du savon, avec comme résultat, une belle classe propre aux boiseries vert pâle.

Les institutrices des classes dans l'école de brique avaient un grand nombre d'élèves parce elles étaient chargées de plusieurs grades. Pour ma part, j'enseignais à un total de 60 élèves dans les quatre grades. Au temps de l'ouverture de la nouvelle école en 1945, le nombre d'élèves s'élevait à 160, mais par la suite, ce nombre a augmenté jusqu'à près de 400, et ça n'a pas arrêté là. On a dû construire une nouvelle école qu'on a appelé St-Victor au parc Heron, et on y a transféré les élèves d'expression anglaise.

La classe ouvrait à 9 heures par la prière du matin, se terminait à 4 heures par la prière du soir. Le midi on récitait l'Angelus. À 1 h 20 la classe reprenait par la récitation du chapelet. Alors les élèves apprenaient les prières dans les deux langues parce qu'à ce temps-là, enfants de langue française et de langue anglaise étaient tous ensemble.

La 8^e année était la classe dite «d'Entrée», c'est-à-dire, d'entrée à l'école secondaire (High School Entrance). Les élèves d'Entrée devaient préparer des examens d'arithmétique, d'histoire du Canada, de géographie, de *spelling*, de composition anglaise, de littérature anglaise, d'écriture, de dessin, de botanique et d'hygiène. Pour les élèves de langue française, on remplaçait la botanique et l'hygiène par l'orthographe, la composition française et la littérature française.

Comme il n'y avait alors qu'une seule école pour toute la paroisse, nous avions des enfants de différentes nationalités: Français, Anglais, Polonais, Ukréniens. Tout ce petit monde parlait plutôt l'anglais, à l'exception de quelques-uns venus de villages franchement français et qui, par conséquent, comprenaient très mal l'anglais, ce qui compliquait la tâche des institutrices. À part les leçons de français, il fallait enseigner les autres sujets en anglais, glissant quelques explications en français pour ceux qui comprenaient mal l'anglais et qui devaient tout de même passer les mêmes examens que les autres à la fin de l'année. Débordées par des classes trop nombreuses, les institutrices n'avaient pas le temps d'approfondir les sujets.

À sa visite du printemps, l'inspecteur du Ministère de l'éducation M. Falconio Choquette, nous arriva avec le Dr. Merchant, directeur de l'enseignement de l'anglais dans la Province de l'Ontario, et le Dr. Côté, directeur de l'enseignement du français. Le Dr. Merchant fut très satisfait des connaissances des élèves en anglais mais malheureusement, il n'en fut pas de même pour le Dr. Côté. Celui-ci me fit de sévères remontrances, mais quand je lui ai expliqué qu'il pouvait difficilement s'attendre à autre chose quand ces enfants ne parlaient que l'anglais en dehors des classes, il admit que j'avais raison et qu'en effet, l'obstacle était vraiment de taille. Je ne saurais le confirmer, mais j'ai souvent pensé que le rapport de la commission d'enquête dont faisaient partie ces deux messieurs avait probablement

semé l'idée de classes françaises séparées des classes anglaises, et plus tard, d'écoles distinctes pour chaque langue.

En ce temps-là, le Ministère de l'Éducation exigeait que les institutrices retournent faire une dernière année d'école normale après quatre ans d'enseignement. C'est la raison pour laquelle, à la fin de l'année 1933-34, j'ai quitté l'école St-Thomas d'Aquin pour finir mes études à l'école normale de l'Université d'Ottawa.

* * *

Éliane Pelot:

Mon mari, Jack Pelot, fut membre et secrétaire-trésorier du conseil scolaire de St-Thomas-d'Aquin pendant une vingtaine d'années de 1930 aux années 1950. Il prit une part active dans la planification de la nouvelle école du côté est du chemin Metcalfé en 1944-45.

Les Sœurs de Sainte-Croix sont arrivées à l'école St-Thomas-d'Aquin en 1935, avec comme supérieure, la Sœur Ste-Vivian. Elle est décédée soudainement quelques mois après son arrivée, le lendemain de Noël 1935. Les Sœurs Grises de la Croix avaient enseigné à cette école pour une dizaine d'années, jusque vers 1926. La cour de l'école se joignait à la cour de l'église jusqu'à l'angle du chemin Metcalfé et la rue Creek. La cour était beaucoup plus élevée que le chemin, une sorte de colline. Après que la première école, la maison de bois, a brûlé vers 1939, les enfants allaient à la classe dans la salle paroissiale en attendant que l'école en brique de deux étages soit aménagée en 1942. Celle-ci aussi a passé au feu.

* * *

Ella Lemoine:

À l'école, il n'y avait pas de français dans mon temps, vers 1904. Un homme et une femme nous enseignaient, M. et Mme Carter. Ils étaient catholiques. La bâtisse avait une classe en haut et une autre en bas. J'avais à me rendre d'Ottawa sud, de l'autre côté du pont Billings, où je vivais.

* * *

Jeanne Brûlé:

Quand j'allais à l'école, les Sœurs Grises enseignaient. Les postulantes étaient habillées en violet. Elles avaient une cuisine derrière la classe où elles préparaient leur repas du midi. Les élèves qui avaient de l'argent pouvaient acheter de la soupe d'elles, à 5 sous le bol. Alors on sauvait nos cents pour pouvoir en acheter de temps en temps quand il faisait trop mauvais pour se rendre chez nous. Les sœurs demeuraient à Hurdman's Bridge, et devaient voyager matin et soir. L'école avait une classe en bas, et deux en haut. L'escalier pour se rendre au deuxième étage était dehors, mais renfermé de bois. C'était moitié français, moitié anglais. Plus tard, quand le village a augmenté, ils ont fait une autre école de la petite maison à côté.

* * *

Albert Plante:

Je suis allé à l'école St-Thomas d'Aquin pour mes trois dernières années de primaire. Les Français et les Anglais étaient dans les mêmes salles de classe. On chauffait chaque salle individuellement avec de petites fournaises *Quebec Heater*. Le premier arrivé le matin faisait le feu. Dans les gros froids, quelqu'un venait allumer les fournaises un peu plus à bonne heure, ensuite les enfants ajoutaient du bois.

Pour aller à l'école, on marchait 3 milles soir et matin et on apportait notre dîner. Les besoins étaient moindres qu'aujourd'hui: un crayon, une plume, un cahier et une ardoise.

Plus tard, pour me rendre à l'Université d'Ottawa, je marchais jusqu'au coin des rues Bank et Grove à Ottawa sud pour prendre le petit char. Durant l'hiver, dans les tempêtes qui arrêtaient les tramways, je devais marcher de l'université jusqu'à chez moi, une distance d'à peu près 9 milles. Je ne participais pas aux sports, manque de temps!

J'ai été président du conseil scolaire plusieurs années. Après la rénovation de l'école, on a commencé à y avoir des parties de cartes. Le soir de parties, on dévissait et enlevait tous les bancs, en haut et en bas, puisqu'il y avait plus de 200 personnes qui venaient

jouer. On y installait des tables et des chaises. Ces parties de cartes qui avaient lieu une fois par semaine, étaient organisées par les dames de la paroisse, chacune son tour. Ça durait du milieu de l'automne jusqu'au milieu du printemps.

* * *

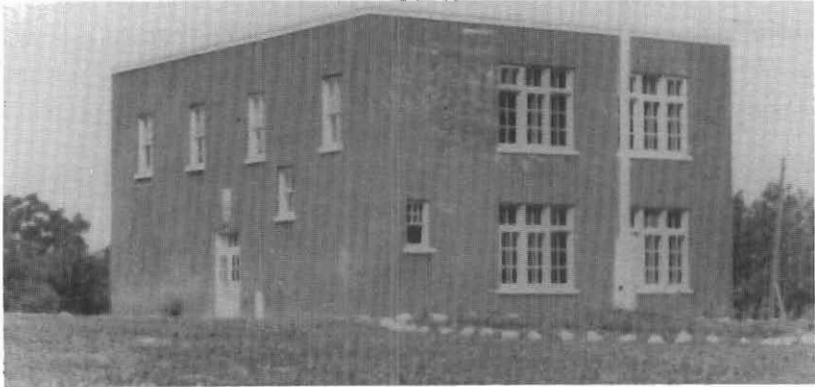
Oswald Lecompte:

On vivait dans la paroisse St-Thomas d'Aquin, mais j'ai commencé l'école à la vieille école publique Billings Bridge en arrière de la salle municipale, là où se trouve Harveys Hamburgers actuellement. Elle a été démolie il y a quelques années. Après qu'ils ont organisé l'école séparée, j'ai transféré à celle-ci. Mon premier instituteur à l'école publique était un M. Toncas. À l'école séparée, ma première institutrice était Mme Chartrand, vers 1906. Ensuite j'ai eu Mlle O'Connor et M. et Mme Carter. On enseignait un certain montant de français.

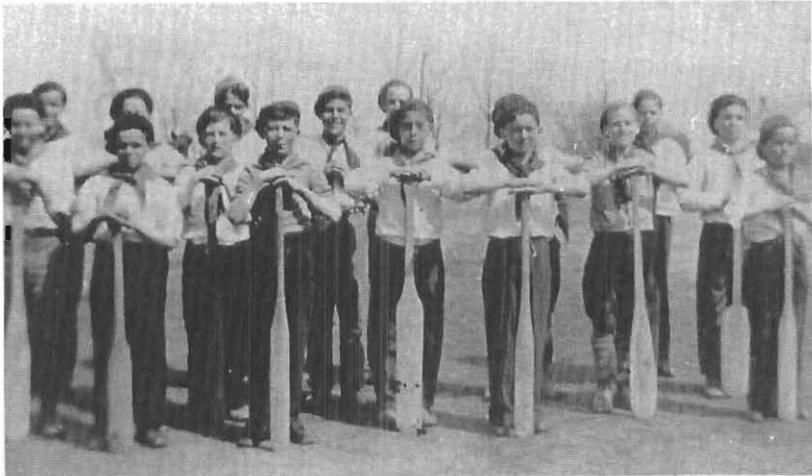
La bâtisse était en mauvais état. Il n'y avait pas de fondation à l'intérieur. On gelait la moitié du temps. Le plâtre se détachait du mur. La cour était toute de terre glaise et quand il pleuvait, si on sortait on avait les pieds couverts de boue collante. Il y avait deux classes en bas, à peu près 50 élèves. La première école était une petite maison double au coin de la rue Creek et le chemin Metcalf. C'était une place temporaire pendant qu'ils construisaient le bâtiment où se trouve maintenant l'édifice de la Société de l'Aide à l'enfance.

Je suis allé à l'école St-Thomas pendant à peu près deux ans. Quand la famille est retournée vivre sur le chemin Walkley, j'ai changé de l'école séparée à l'école publique Ellwood, une petite école de brique tout près de chez-nous. J'ai fini mes études là.

* * *



La première école St-Thomas-d'Aquin fut approuvée en 1906 grâce à l'initiative du curé, monsieur l'abbé J.H.Chartrand. Elle fut construite sur le rue Creek à l'arrière du terrain de l'église et desservait les enfants francophones et anglophones. Cette bâtisse a servi presque 40 ans, jusqu'au soir du 7 février 1944 quand le feu a éclaté et que tout a été consumé par les flammes. 1943



En juin 1933, l'institutrice Olina Legault a préparé la pièce "Les Flots Bleus". Les participants, de gauche à droite: 1ère rangée: Ernest Brûlé, Georges Brûlé, Edgar LeRoux, Hector Henry, Lucien Laplante, Jean-Paul Villemaire, Jean-Louis Deslauriers, Omer Henry. 2e rangée. Réal Brûlé, Bernard Morin, Wilson Collins, Jean-Paul Deslauriers, Jean-Charles Brûlé, Maurice Sabourin, Ovila Henri, Eddie Collins.



*Les finissants(8e année) à l'école St-Thomas-d'Aquin en 1936. L'institutrice était Sœur St-Jules-de-Rome, membre de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Croix
De gauche à droite: 1ère rangée, Rita Leduc, Edgar LeRoux, Edna Mae Jodoin;
2e rangée, Tommy Grimes, Rose Turgeon, Kenneth Blackburn, Yvette Philip.*



Les finissants(8e année) à l'école St-Thomas-d'Aquin en 1939. De gauche à droite: 1ère rangée, Darcy Lecuyer, Nicholas Reznik, Gérard Pelot, Jean Villeneuve, John Collins; 2e rangée, Albert Corrigan, Jos. McVeigh, Emma Grimes, Patricia Blackburn, Georges Brûlé, Frances Grimes, Ernest Plante, Lorne Crawford.



Cette école St-Thomas-d'Aquin fut ouverte en 1945 dans le temps du curé Émile Latendresse. À ce moment on comptait 160 élèves. Elle contenait 16 classes dont une réservée à l'enseignement ménager et une autre à l'art industriel. En 1962, le nombre d'élèves s'élevait à 385, divisés moitié-moitié francophones et anglophones. Mais avec la migration des jeunes familles vers la périphérie du village, c'est là qu'on a construit de nouvelles écoles et finalement vers les années 1970, St-Thomas-d'Aquin a dû fermer ses portes.



Une classe qui comprend quatre années à la nouvelle école St-Thomas-d'Aquin, allant de la 8e année à gauche, à la 5e année à droite, en 1946. De l'avant à l'arrière: 1ère rangée, Rodrigue Brûlé, Jeannine Larocque, Gertrude Durocher, Irène Lafrance, Dolorès Benoît, Vincent Brûlé; 2e rangée, Peter Pelot, Vivian Pelot, Lilian Clark, Jeanne Brûlé, Gérard Lavigne, Doris Lavergne; 3e rangée, Maurice Marleau, Fernand Boisvert, Liliane Benoit, Baptiste Marleau, Marie-Claire Lavigne, Germaine Garlough; 4e rangée, Robert Pelot, Bernadette Lavigne, Alice Gravelle, Lucien Plante, Roland Grenon. 5e rangée: Norman Philippe, Roger Plante, Yvon Lavigne, Jean-Paul Pharand, Victor Garlough.

Témoignages (suite)

Leo Sabourin:

Mon père, Philippe Sabourin, a été plusieurs années membre du conseil scolaire à Billings Bridge, et comme tel a vu à la construction de la nouvelle école St-Thomas-d'Aquin. Il a toujours été un travailleur dévoué pour l'école et l'église.

Au début on avait des sœurs, les Sœurs Grises de la Croix, et ensuite c'était des institutrices laïques. Les classes étaient moitié françaises, moitié anglaises. Les sœurs venaient de Hurdman's Bridge avec une *team* de chevaux et une grosse *sleigh* peinte noire, avec un toit. Je n'ai pas passé mes examens d'Entrance, alors je ne suis pas retourné à l'école.

Je me rappelle de la fois que la foudre a frappé l'école. L'éclair est entré par un coin de la salle, a frappé la sœur à la tête sans lui faire mal, et est sorti par l'autre coin. Tous les pupitres et les chaises étaient en métal à part des dessus, et les étincelles revolaient partout. C'était pas mal épouvantable. Nous avons tous sorti et traversé la rue où demeuraient les Brûlé. J'ai été blessé cette journée-là. Un morceau de grêle, la grosseur d'un œuf, m'est tombé sur le dessus de la tête. On a couru chez Grant, et un autre morceau de glace m'a frappé à la main et j'avais les doigts tout enflés.

* * *

Ovila Henri:

Comme tous mes frères et sœurs, j'ai fréquenté l'école St-Thomas d'Aquin. J'ai commencé en 1924. L'école était de deux salles et nous avions des enseignantes laïques. Une qui m'enseignait était Mlle Marie-Antoinette Gauthier. Les classes se faisaient en français et en anglais jusqu'à la huitième année.

Quand l'école est passée au feu en 1943, j'ai failli y perdre la vie. Le feu était dans la cave et, avec Hector Langevin, j'ai pris le boyau d'arrosage et au moment où nous sortions de la bâtisse, le

portique a renforcé et nous avons failli y rester. Après le feu, la commission scolaire a loué la salle où est maintenant Glebe Electric, au coin de Bank et Bélanger.

* * *

Ernest Brûlé:

Dans les années 1928 à 1930 il y avait deux écoles, la vieille et la grosse. La vieille était une maison à l'angle des rues Creek et Hill. La famille de René Marleau a demeuré là après que la commission scolaire l'eût abandonnée parce que les élèves étaient devenus trop nombreux, et a ajouté une couple de classes à la grosse école. M. Léo Henri a organisé des bees pour aider à payer la construction de cette allonge.

M. Lepage était le maître de l'école, et il y avait des religieuses et des institutrices laïques en 1935. Mlle Lucienne Danis (plus tard la femme de M. Léo Henri) était mon institutrice, et je me souviens de porter ses bagages le vendredi soir jusqu'au terminus des petits-chars au coin de Bank et Grove.

L'hiver, c'était dur. Des fois on était obligé de prendre des bas-grand-mère, des bas gris, et en faire des mitaines pour les enfants. Ce n'était pas toujours assez. Ceux qui vivaient à la campagne, comme les Robillard et les Crawford, et qui avaient à marcher plusieurs milles pour se rendre à l'école, entraient des fois à la classe en pleurant, les mains gelées. Les maîtresses les sortaient dehors et leur frottaient les mains avec de la neige. À part des mois d'hiver, ces jeunes pouvait compter sur une ride avec un M. Hull qui avait un camion et se rendait au marché By à la basse-ville.

Le premier vendredi du mois, la mère faisait 14 lunches pour le déjeuner après la messe, et le dîner à l'école. On faisait les premiers vendredis du mois, et il ne fallait pas manquer. On mangeait notre déjeuner avant 9 heures et ensuite notre dîner à la récréation.

Des fois, à 3 ou 4 heures du matin, la mère était encore à réparer et à laver du linge pour son groupe d'enfants parce il n'y avait pas de rechange. Elle devait ensuite le faire sécher au poêle et le repasser pour l'école le lendemain. Le dimanche, elle s'en allait à la messe comme une petite mère-poule avec ses petits.

Plus tard, devenu grand, j'avais la job d'allumer le feu à l'école le matin à 5 heures 30. J'ai fait ça pendant huit à neuf ans. Ça payait \$15 par mois. Quand les Sœurs de Ste-Croix arrivaient, il faisait chaud dans les classes. Ma sœur Éva et moi nous occupions du chauffage et du balayage tous les matins. Ma mère aidait à ça aussi. On avait \$10 pour la vieille maison en briques, mais là c'était dangereux, car les pieds nous passaient à travers le plancher en haut. Si ça avait pris feu, on était tous morts.

* * *

Edgar LeRoux:

À la classe, où j'allais à partir de 1928, je pensais que celui qui était responsable pour l'école, c'était le curé, parce qu'il était si étroitement lié. À Billings Bridge, l'église et l'école étaient ensemble. Le premier des curés Bélanger, Pierre, venait jouer à la balle avec nous autres. Ça nous faisait plaisir parce que c'était un homme important et c'était le bon Dieu dans notre milieu. Ce curé était un athlète, un bon colosse, un bon bonhomme. Il est mort jeune de cancer, mais physiquement c'était un bon joueur de football. Ensuite à la fin de chaque mois, c'est le curé qui venait donner les rapports. Je me rappelle du mien: Conduite : 0, Assiduité : 0. Apparemment, je n'avais pas été bien gentil pour un petit gars de 8 ans. Il nous faisait un peu le sermon pour nous impressionner qu'il fallait faire mieux. Alors on associait le curé, l'institutrice et l'école. Pour nous les enfants, la question de la commission scolaire comme on a aujourd'hui, ça n'existait pas.

L'affaire des devoirs dans ce temps-là, c'était assez modeste. Quand je compare avec les jeunes d'aujourd'hui, c'était joliment peu. Pour nous, c'était déjà quelque chose, et quand on avait fini, on allait se coucher.

Un bon matin, j'étais à l'école et on voit de la fumée qui monte dans le ciel. Les jeunes voulaient voir si c'était chez eux. Il y avait plusieurs familles qui demeuraient tout près, les Turgeon et beaucoup d'autres. La maîtresse ne voulait pas nous laissés sortir. Finalement il y a des gens qui sont arrivés et ont demandé de laisser sortir les Leroux et les Leduc. Le vent était de l'est ce jour-là. Le feu avait pris

dans la cheminée de notre maison, s'est répandu dans le grenier, et finalement trois maisons ont brûlé, la nôtre, et celles de McKeown et Leduc.

À l'automne, on allait dehors ramasser des patates chez les fermiers. Ils venaient nous chercher au village et on travaillait pour 25 sous par jour avec les repas, ou 50 sous sans repas. C'était la période juste avant la rentrée des classes. J'étais à l'école secondaire. Ma mère était contente de voir que tout allait bien. Elle avait eu tellement de difficultés avec moi à l'école primaire. Mais au high school, c'était une toute autre affaire. J'avais trouvé ça formidable. J'aimais ça, j'avais de bonnes notes et j'accélérais mon affaire. Un automne, on avait été engagé pour aller ramasser des patates, ça payait \$1.00 par jour cette année-là. Au bout de 2 semaines, je m'étais accumulé une petite réserve assez intéressante. J'avais discuté avec ma mère, lui disant que maintenant je voulais laisser ça, cette école-là, que je pourrais me faire une carrière à ramasser des patates. Ça payait bien. Elle dit: «Non, et écoute. Tu vas finir l'ouvrage à la fin de la semaine et retourner à l'école.» Réellement dans mon fort intérieur, j'aimais le high school, mais j'avais trouvé ça tellement attrayant de me rendre libre et indépendant financièrement, avec \$12.00 par 2 semaines!

Je devais avoir 13 ou 14 ans dans ma première année de high school. J'avais parlé à celui-ci et celui-là de la possibilité d'aller à l'Académie de Lasalle comme tous bons petits Canadiens-français, ou encore bien dans un collège, mais je n'avais pas eu l'appui financier que je cherchais. Pour ceux comme moi dont les parents ne pouvaient pas payer, on pouvait toujours aller au high school, c'était public. Je suis allé au Lisgar Collegiate. C'était une école de premier ordre, des professeurs de haute qualité, élégants, les cours étaient bien préparés. On était toujours occupé et intéressé. Il y a eu un volume historique écrit au sujet de Lisgar.

Tous les jours, je marchais d'ici, Billings Bridge, jusqu'où est maintenant le Cartier Square. Le soir, il me fallait préparer mon lunch et mon linge. Ma mère n'avait pas une grosse santé et les enfants devaient donner un coup de main. Je partais de la maison à 7 heures du matin et j'arrivais avec du temps en masse. Plus tard, je me suis accumulé assez de fonds pour m'acheter une bicyclette, et là ça allait

bien, sauf en hiver. Je marchais jusqu'à l'avenue Grove à Ottawa sud pour prendre le petit char jusqu'à la rue Lisgar.

* * *

Aimé Gagnon:

L'école St-Thomas-d'Aquin était desservie par les Sœurs de Ste-Croix. Il y avait à peu près 300 élèves à l'école. J'étais engagé comme chauffeur et je conduisais les enfants du jardin d'enfants, et les religieuses à leur résidence sur le chemin Russell. Ma femme avait loué son piano à Sœur Ste-Cécile pour qu'elle puisse donner ses leçons de musique. La sœur arrivait chez nous à 8 heures du matin et ne repartait que vers 4 heures.

La première classe de jardin d'enfants fut commencée en 1942. Il y avait beaucoup plus d'enfants anglais que français, mais pour combler le nombre pour former une classe française, les religieuses avaient invité les enfants de 4 ans et demi à s'inscrire. C'est pour cela que notre fille Monique et les jumelles Henri avaient commencé l'école si jeunes. On se souvient que le jour de la fête des jumelles, on avait livré un gros gâteau de fête à l'école, et toute la classe avait célébré. Dans la cour, on entendait parler plus souvent l'anglais que le français.

L'Association Parents-Instituteurs avait été commencée dans les années 1950 par M. Donat Philippe. Les réunions avaient lieu tous les mois dans le sous-sol de l'école, où les parents rencontraient les professeurs.

À l'arrière de la cour de la nouvelle école à l'est de la rue Bank, il y avait un gully (ravin) dont la ville se servait comme dépotoir. Comme dédommagement, on avait demandé d'avoir le service d'eau installé en échange du service de la pompe. Ce fut refusé (il me semblait que c'était «un œuf pour un bœuf»). Le gully fut rempli, qui fut le seul bien de l'affaire.

* * *

Lucille Henry:

Mes sœurs et mes frères sont allés à l'ancienne école St-Thomas-d'Aquin du côté ouest du chemin Metcalfé. Mes enfants sont allés à la nouvelle école de l'autre côté du chemin. Quand la paroisse a agrandi, mon fils, Roger, a dû transférer à l'école Lamoureux au parc Heron. Il devait marcher un mille et demi pour s'y rendre. Mais quand Cécile a commencé, on lui a fourni des billets d'autobus scolaire. Ensuite, elle a fait ses 7e et 8e années à l'école Laporte sur le chemin Smyth.

* * *

Alexina Sabourin:

Nos quatre enfants ont tous fréquenté l'école St-Thomas-d'Aquin. Ils ont commencé à l'école de brique en arrière de l'église. Marguerite, la plus vieille, était dans sa dernière année quand l'école a brûlé. En attendant que l'autre école soit construite, les enfants de la dernière année sont allés au 3e étage du presbytère qui servait de couvent des sœurs, et les autres ont continué leurs classes dans la vieille maison de brique de l'autre côté du chemin en face de l'église. C'était l'hiver et les jeunes gelaient dans des pièces qu'on arrivait pas à chauffer comme il faut.

* * *

Agnès Raymond:

Étant dix enfants chez-nous, on pouvait se rendre à l'école en groupe. À partir le l'avenue Hopewell, c'était une bonne marche le long de la rue Bank. On descendait la pente jusqu'au pont Billings, puis de l'autre côté on montait la côte jusqu'à la rue Creek. Toujours plaisant à la belle saison, le trajet était moins drôle l'hiver. Il fallait évidemment apporter son lunch.

Le printemps ça ne manquait pas que la rivière Rideau et le crique Sawmill, là où il passait en-dessous du chemin Metcalfé à l'entrée actuelle du centre commercial Billings Bridge, débordaient et

inondaient la route. Pendant quelques semaines, des hommes en chaloupe nous embarquaient pour qu'on puisse aller à la classe.

Il y avait de nombreux élèves dans la classe, francophones et anglophones, et à différents niveaux. À la fin de la huitième année, il fallait passer l'examen d'*entrance* qui se tenait à l'école publique en bas de la côte. Quand vint le tour de mon jeune frère Arthur, il eut la mauvaise surprise de se trouver en face de questions sur l'histoire britannique, tandis que le cours à St-Thomas l'avait préparé pour l'histoire canadienne!

* * *

Edouard Brûlé:

Dans le temps que ma famille a occupé la maison qui avait déjà servi de presbytère, le nouveau presbytère se trouvait à côté de l'église et de l'école, à l'ouest du chemin Metcalfé. Il y avait aussi une petite école de bois au fond du terrain, au bout de la rue Creek. Ensuite le conseil scolaire a abandonné la petite école pour placer tous les enfants dans la plus grande école de brique. Puis quand celle-ci a brûlé, les enfants ont dû aller à la salle communautaire au coin du chemin Metcalfé et la rue Beverley, qu'on a appelé plus tard le *chicken coop*. De là, les classes ont repris dans le vieux presbytère, et finalement, on a démolit ce presbytère pour construire à sa place une nouvelle école St-Thomas-d'Aquin.

* * *

Edmond Henry:

Les Sœurs Grises enseignaient. Elles étaient quatre. M. Thivierge allait les chercher le matin et les reconduire le soir à leur couvent à Hurdman's Bridge. Sœur Léliosa m'a enseigné. Elle est morte l'an dernier, 1975, à l'âge de 95 ou 96. Nous avons eu des laïques après ça. Je me souviens de Mlle Mantha, sœur de Paul Mantha, puis M. Mageau, Mlle Danis (qui devint la femme de Léo Henri), deux Mlles

Legault, et Mlle Gauthier. Ensuite les Sœurs de Sainte-Croix sont venues. Elles ont demeuré au 3e étage du presbytère jusqu'au temps où elles achetèrent la maison de Harry Greenway.

* * *

Donat Lavigne:

Mes enfants allaient à la petite école St-Thomas-d'Aquin en arrière de l'église. Je demeurais à la *brickyard* quand l'école a brûlé en 1944. En attendant qu'on la remplace, on s'est servi d'une vieille maison de l'autre côté du chemin, qui appartenait à l'église, pour enseigner. Après l'école, les enfants revenaient à la maison et jouaient en dedans ou aux alentours. Quelques-uns avaient des patins, mais bien peu. Ils nettoyaient un rond. En été, les jeunes allaient se baigner près du pont Billings.

* * *

3. LA SALLE COMMUNAUTAIRE

Léo Henri:

Au coin sud-ouest du chemin Metcalfé et la rue Beverley, où est maintenant le commerce Glebe Electric, il y avait trois petites maisons, occupées par les familles Moïse Lemire (le père de Edouard), Potter et Durocher. Ensuite à côté de ça il y avait un nommé Phileas Bérubé. Toutes ces maisons ont brûlé d'un coup en 1932 et n'ont pas été reconstruites. Le terrain fut vendu à la paroisse. Edouard Lemire avait la station de gaz et garage de l'autre côté du chemin.

Il y avait grand besoin d'une salle paroissiale. Alors en 1936 des euchres furent organisés par Jack Pelot, Albert Plante, Percy Kennedy et Léo Henri, et les parties avaient lieu dans l'école. Pour faire de la place, il fallait enlever les bancs de l'école et après les revisser pour les classes. C'était ma job tous les vendredis soirs de dévisser les bancs, ensuite le dimanche soir, les remettre en place. Une fois j'avais négligé de les remettre et le lundi matin, l'institutrice, Lucienne Danis, a refusé de commencer la classe avant que les bancs soient remis. (Après, Lucienne et moi avons sorti dix mois ensemble, et on s'est marié le 26 août 1940.)

On avait penser construire la salle au sous-sol de l'église, mais sur l'avis de l'architecte Pigeon on a décidé que c'était impossible. Alors les trois lots vacants au coin de Metcalfé et Beverley furent achetés.

Pour amasser assez d'argent pour construire, à part des euchres, M. Henri Lemoine et moi avons fait et distribué des petites banques dans tous les foyers, en demandant d'y déposer un sou par repas. Une fois par mois les banques étaient vidées. Avec toutes les organisations, on a réussi à mettre \$900 de côté. ce qui nous a permis de faire l'achat d'une maison à la Ferme Expérimentale du Docteur Edgar Archibald (1885-1967), directeur. La maison fut demolie et reconstruite sur les lots dans le village.

La construction fut dirigée par M. Pigeon. En 1936, la construction finie, des danses furent organisées tous les samedis soirs,

admission 50 cents du couple, et plus tard \$1.00. Grand succès. On vendait aussi liqueurs et chocolats. Vers la fin, il manquait encore \$500, qui fut empruntés de Mlle Alice Bélanger (la soeur du curé).

À ce moment il fallait plus de classes à l'école St-Thomas d'Aquin, alors le rez-de-chaussée de la nouvelle bâtisse fut occupé par quatre classes, et le haut par la salle paroissiale. Cependant, le Ministère de l'Éducation a refusé d'approuver la salle pour fins scolaires parce qu'il n'y avait pas suffisamment de terrain de jeu. Il y a eu des classes pour les premiers grades pendant un an ou deux dans le plus.

Après la mort du curé Aurèle Bélanger, la bâtisse fut reprise. Harold Dowler l'acheta et s'en servit pour installer des incubateurs où il y avait 5,000 poussins. Les danses avaient encore lieu en haut. En 1956, la bâtisse a passé au feu. L'étage du haut est disparu et en 1957 on a reconstruit le premier étage seulement, où est maintenant Glebe Electric.

* * *

Ernest Brûlé:

Au coin du chemin Metcalfe et Beverley, il y avait trois petites maisons jaunes qui ont brûlé en même temps. Les pompiers volontaires allaient chercher l'eau de puits à la chaudière. Quand les pompiers de la ville venaient à un feu, ils chargeaient \$1,500 de l'heure à la municipalité.

Ensuite, sur ce terrain, le curé Aurèle Bélanger avait fait bâtir la salle communautaire où est Glebe Electric aujourd'hui, et on y a installé deux classes. Je suis allé à l'école là. Les inspecteurs du Département de l'Éducation sont venus et ont trouvé, à cause du manque d'espace pour la cour, que c'était trop dangereux pour les enfants de se faire tuer dans le trafic. On a essayé d'acheter les propriétés voisines pour agrandir le terrain, celle de Soloway en arrière et de l'oncle Philippe Sabourin à côté, mais ceux-ci n'étaient pas prêts à vendre.

Durant la guerre, la bâtisse a été vendue à M. Harold Dowler. J'ai travaillé là après que j'ai laissé l'école. M. Dowler avait un

incubateur, une machine 15 pieds carrée et 6 pieds de haut, qui couvrait 12 douzaines d'oeufs par *crate*. Il fallait faire attention en ouvrant les portes, parce que la chaleur devait se maintenir à 80 degrés, et l'humidité à tant, pareil qu'une poule assise sur ses oeufs. Les poussins sortaient à 77%. On les vendait aux fermiers à \$5.00 le cent. Ensuite, M. Dowler a engagé un homme qui avait appris en travaillant pour un japonais à Vancouver, à dire la différence entre un coq et une poulette. Alors, si tu voulais avoir 95 poules et seulement cinq coqs, ça coûtait un peu plus cher, \$7.00 le cent. Le deuxième étage de la bâtisse était employé comme salle de danse.

* * *

Éliane Pelot:

Quand la petite maison de bois sur la rue Creek qui servait d'école a brûlé vers 1939, les enfants allaient à la classe dans la salle paroissiale en attendant que l'école de briques de deux étages soit agrandie en 1942. Quelques années plus tard, celle-ci aussi a brûlé.

Durant la guerre, il y avait une danse tous les samedis soirs au centre communautaire, et cela attirait un nombre de soldats. Comme il était interdit d'apporter de la bière ou de la boisson dans la salle, les soldats cachaient leurs bouteilles dans les petits arbustes en dehors du bâtiment. Une *gang* de gars du village faisait le tour, ramassait les bouteilles et les buvait. Un peu plus tard, le propriétaire, un nommé Dowler, fit construire une autre salle près de l'aéroport Uplands qu'il nomma *Pineland* et les danses se sont continuées là.

* * *

Albert Plante:

Demeurant si loin à la campagne, nous participions très peu à la vie sociale du village. Nous assistions aux parties de cartes organisées par le curé Aurèle Bélanger dans la salle paroissiale. Cette salle devait avoir un étage seulement, mais durant la construction, ils ont décidé d'en ajouter un second. Les fonds provenaient de ces parties de cartes.

Ensuite, la bâtisse fut achetée par M. Harold Dowler, et durant la guerre elle servait de salle de danse et les soldats stationnés à Uplands y venaient. Plus tard, le même propriétaire a vendu cette salle et en a construit une autre à Uplands même.

* * *

Oswald Lecompte:

On allait à des *box socials* au deuxième étage de la nouvelle école. Des fois on louait le haut de la salle municipale. D'autres fois, c'était au second étage du poulailler qui avait déjà servi de salle paroissiale, et qu'on louait d'un nommé Dowler.

* * *

Leo Sabourin:

Pour la construction de la salle paroissiale, mon père, Philippe Sabourin, a fourni la brique et une bonne partie du bois, pris d'une maison qu'il avait démoli. Tout le monde du village avait donné un coup de main. Il y avait une salle de classe au premier étage. Quand le curé Aurèle Bélanger est parti, la bâtisse fut vendue. Le nouveau propriétaire avait un commerce d'eau de javel à l'avant, un poulailler en arrière et une salle de danse en haut.

* * *

Eugène Philippe:

Mes garçons sont allés à l'école St-Thomas d'Aquin. À ce moment-là, les classes avaient lieu dans la salle paroissiale. Plus tard, il y avait un poulailler là et une salle au deuxième étage. On a eu des danses avec orchestre tous les vendredis soirs, ainsi que des parties de cartes.

* * *

Aimé Gagnon:

La vieille bâtisse où se trouve maintenant Glebe Electric, sur la rue Bank à l'angle de Bélanger, avait servi de salle de danse en haut et le bas pour incubateurs à poulets. Durant la guerre, les soldats de la base militaire d'Uplands venaient à la danse. Après un bout de temps, à cause de disputes et de batailles, l'accès leur fut interdit. Ensuite, la bâtisse est devenue une sorte d'entrepôt pour les biscuits emboîtés, puis une fabrique de chaises roulantes pour invalides. À ce point là, elle fut achetée par un M. Woodward qui faisait des cabinets et des coffres en métal. Tous ces commerces n'ont duré que peu de temps. En 1957, une partie du bâtiment a brûlé et M. Bourassa de Glebe Electric a acheté l'immeuble et construit une allonge en arrière.

* * *

Lucille Henry:

La salle où est maintenant Glebe Electric à l'angle de la rue Bank et Bélanger, et qui appartenait à Dowler, il y avait une danse tous les samedis soir. Tous les dimanches matin, le curé en parlait en chaire et disait que c'était immoral.

* * *

4. LA «**BRICKYARD**» - L'USINE MERKLEY

Liminaire

C'est en 1900 à Casselman que les trois frères Merkley, Alex, Duncan et Willie, ont commencé une entreprise comprenant un chantier de scierie, de boiseries et une petite briqueterie. Ça s'appelait Merkley Brothers Ltd. Quand Alex fut engagé pour rénover et gérer la briqueterie à Billings Bridge en 1912, les deux autres frères ont continué le commerce à Casselman quelques années. Ils ont vendu cette entreprise à Canadian Hardwoods Co. Ltd. en 1924, ont rejoint Alex, et les trois sont devenus propriétaires de l'usine de Billings Bridge. Après que le gouvernement eut exproprié cette propriété en 1958, Cameron Merkley, fils d'Alex, a ouvert un commerce de matériaux de construction à Ottawa sous le nom de Merkley Supply Ltd. Cette compagnie célèbre cette année son 40ième anniversaire. Un des employés, Gérard Drouin (fils de Odilon), qui était en charge du chantier, vient de prendre sa retraite après 45 ans de service.

(Source: Ottawa Citizen, le 20 mars 1999)

La briqueterie à Billings Bridge a été fondée par un M. Ballantyne. Mon père, Alex Merkley, est venu de Casselman en 1912, engagé comme gérant de l'usine jusqu'en 1914. La production a cessé au cours de la première guerre. En 1919, lui et ses deux frères, William et Duncan, ont acheté l'usine, l'ont rebâtie, et l'ont opérée sous le nom de Merkley Brothers. Entre les années 1931 à 1958, le nom de la compagnie a été changé à Ottawa Brick and Terra Cotta Ltd. À partir de 1947, c'était mon frère Cameron et moi qui avons géré l'usine. Les bâtiments et le terrain ont été expropriés en 1954 par le gouvernement fédéral, et l'usine a été fermée en 1958.

(Source: Hugh Merkley, dans le journal mensuel Vistas, juin 1992)



PHOTO DE MERKLEY SUPPLY LTD.

La «brickyard» des frères Merkle, qui portait le nom d'Ottawa Brick & Terra Cotta Co. Ltd, s'étendait sur un terrain de 58 acres. C'était une très importante entreprise dans la région; elle fournissait de nombreux emplois aux résidents de Billings Bridge au cours de la première moitié du siècle. Dans notre photo, on peut compter tous les kilns (hauts-fourneaux) où on cuisait la brique. 1950



Quelques travailleurs à la briqueterie Ottawa Brick & Terra Cotta Co. Ltd en 1936. De gauche à droite: 1ère rangée, George Carr, Jos Durocher Jr, non-identifié, Raymond Durocher, Donat Benoît, Jos Paquet; 2e rangée, M. Corrigan, Sam Kelso, non-identifié, Bob Rathwell, Odilon Drouin, Jos Durocher; 3e rangée, Raoul Drouin, non-identifié, Albert Drouin, Joe Borkowicz, non-identifié, Sylvio Paquet.

Le Ministère des Travaux Publics est en train de discuter avec la direction de la Ottawa Brick & Terra Cotta Co. Ltd. quand elle compte quitter le site que la briqueterie occupe depuis 1893. Le gouvernement a acheté la propriété il y a deux ans pour y construire des édifices. La compagnie, qui a une soixantaine d'employés, est une des plus grosses usines de briques dans l'est de l'Ontario.
(Source: Ottawa Citizen, 1954)

* * *

Témoignages

Donat Lavigne:

L'usine de briques qu'on appelait la *brickyard* appartenait aux trois frères Merkley. Elle était située à l'ouest d'où se trouve aujourd'hui le magasin Ogilvie, sur le terrain actuel du R.A.Centre, et s'étendait jusqu'en haut de la côte. On entrait par le chemin Bowesville. En arrière des bâtisses, il y avait la *woodyard* où on cordait le bois l'hiver pour la saison suivante. Ce bois venait de Franktown, tout coupé en bois de corde. Il était livré par char jusqu'au *siding* en haut de la pente, et on le déchargeait. De l'autre bord de la *woodyard*, il y avait les *pipes*, la maison de pension, les *pits* de glaise creusés à la pelle, et la côte où on prenait la terre.

À part de la maison de pension, il y avait six autres maisons sur le terrain louées par la compagnie aux gars qui travaillaient à la *brickyard*. C'est là que j'ai resté avec ma famille la première fois que nous sommes venus au village. C'était une belle petite place. En tout, nous étions huit ou neuf familles qui sont restées là. Certains hommes restaient dans de petits *shacks*, et d'autres pensionnaient près du pont Billings, chez Wilfrid Laplante, juste en arrière de la grosse maison de J.L.Brûlé. Ce Laplante était marié avec une demoiselle Beauchesne.

Dans ce temps-là, pour vivre on prenait tout l'ouvrage qu'on pouvait trouver, et à la maison on faisait un petit jardin où on récoltait des patates, du blé d'inde, et des petits jardinages comme les

concombres et les tomates. On avait le droit de garder des animaux. On élevait notre lard et les premières années j'ai gardé jusqu'à deux vaches. Dans la pointe au bord du chemin Bowesville qui allait à la glacière, il y avait un morceau de terre, et c'est là que je pacageais mes vaches avec celles de Donat Benoit. Au printemps de 1946, il y avait eu un éboulis où j'ai perdu 8 bêtes à cornes, des jeunes taures. Donat avait une quinzaine de vaches à lait. En 1953 il a déménagé à Limoges.

Les maisons à la *brickyard* n'avaient pas d'électricité, on se servait de lampes à l'huile, même s'il y avait les lumières électriques autour des bâtisses de la compagnie, et jusqu'au bout de la glacière Ottawa Dairy. On avait des fossés, il n'y avait pas d'égouts. La compagnie avait drillé un puits et tout le monde y prenait l'eau. Certains avaient des radios, mais pas nous autres. Au début, il n'y avait pas de téléphone, seulement un à *l'office*. Le premier téléphone qui est entré dans une maison ici, fut chez Benoit, ensuite, McCallum et McLeod. Chez nous, j'ai chauffé en premier au bois. J'avais un gros *box-stove* et je charroyais les quatre à cinq cordes de bois que la compagnie me donnait chaque hiver, c'est-à-dire, le bois qui était trop gros ou pas assez long pour leurs fours. Un M. Birch qui demeurait au bout de la rue Creek me coupait tout mon bois à la sciote pour \$6.00 ou \$7.00. Après ça j'ai changé au charbon, et après la guerre on a commencé à chauffer à l'huile.

Il devait y avoir une cinquantaine d'hommes employés à la *brickyard* durant l'été. C'était des hommes du village, et d'autres de Casselman qui restaient à la maison de pension de Dan Leroux, père d'Ernest, avec son frère Dollard. Ils sont ensuite partis de là, et c'est Jos Paquette et Alphonse Boisvenu qui ont pris ça. Quand j'ai commencé à la *brickyard*, à part de Dan et Dollard Leroux, je me rappelle de M. Odilon Drouin et les Durocher qui venaient de Casselman, et se sont installés dans le village. Il y avait un *foreman* du nom de Davis qui demeurait sur l'avenue Fifth à Ottawa. Il a travaillé là longtemps, mais on l'a laissé aller dans le temps de la crise. Après ça on l'a remplacé par un nommé Chenier qui menait un camion.

C'était de l'ouvrage dur, au pic et à la pelle, ou à charroyer du bois. On commençait à 7 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir. Plus tard, la journée a été raccourcie pour finir à 5 heures de l'après-

midi. Je déjeunais avant de partir de la maison, je travaillais toute la journée, et après souper, je montais la pente de la voie ferrée derrière l'usine et je déchargeais les chars du bois ou du charbon jusqu'à 10 et 11 heures, et des fois jusqu'à minuit.

Les hommes qui travaillaient dans le *pit* piochaient la glaise et la pelletaient dans un wagonnet, une sorte de petit char qui basculait. Au moulin une tarière poussait la glaise à travers d'une forme pour faire de la brique molle et des blocs. M. Rathwell a eu longtemps la job de couper la glaise à la bonne longueur, puis la brique allait au sechoir chauffé par Jos Paquette. Ils devaient faire 50 chars de 500 briques chacun, soit 25,000 par jour. Ils faisaient aussi de la brique moulée, mais pas autant parce l'autre marchait *steady*. Dans la dernière étape, la brique était cuite dans les *kilns* dehors. Remi Durocher, Jos Durocher, Alphonse Boisvenu et Milien Gravelle ont été employés longtemps à chauffer ces hauts fourneaux.

Je conduisais les chevaux de la *brickyard* et des fois j'allais jusque chez le père Plante à la campagne par affaire. L'hiver, les chevaux pilaient la neige, mais plus tard, quand on a commencé à charroyer la brique en camions, ils ont dû nettoyer les chemins. La brique était livrée à plusieurs chantiers de construction, à la Cour Suprême, à l'édifice de l'Assurance Métropolitaine, et à l'Hôpital St-Vincent dont un nommé Monette était le contracteur. On en livrait dans le West End et un peu partout. Toujours avec des chevaux, on faisait deux voyages par jour. On gagnait \$2.00 par jour dans les premiers temps, ce qui voulait dire 20 cents de l'heure. À l'automne, quand les jours raccourcissaient, on travaillait neuf heures et ils nous payaient pour dix heures.

Les premières années, la *brickyard* arrêta l'hiver et ils ne gardaient que huit à dix hommes pour faire le réparation, décharger le bois et livrer de la brique si quelqu'un en avait besoin. Les autres hommes qui restaient dans les maisons de pension s'en retournaient chez eux. Moi, j'ai demeuré ici avec ma famille, ainsi que Dan Leroux, Jos Paquette, Dollard Chenier et Amédée Labonté. On prenait des petites jobs à la ville. Moi, je suis entré chez Cowan, le commerce de la glace, et j'y suis retourné pour quinze hivers.

* * *

Edgar LeRoux:

Après la première guerre, l'économie n'était pas trop bonne. La compagnie Canadian Hardwoods à Casselman où mon père, Dieudonné «Dan» Leroux, était employé a manqué de travail. Il avait acheté une terre là-bas, mais avec l'arrivée de la crise, il a tout perdu. Les pauvres habitants crevaient de faim. Il connaissait bien les Merkley Brothers car il avait travaillé pour eux quand il s'est marié. Ils sont venus le voir en lui disant qu'il y avait de la construction à Ottawa et qu'ils avaient besoin de lui comme contre-maître. Alors il est arrivé avec une équipe, les deux plus vieux de mes frères, son beau-frère et trois ou quatre autres. À ce moment là, il y avait un grand nombre d'immigrants italiens dans la région. Ils connaissaient bien la brique, c'était des artisans dans ce domaine là, et M. Merkley les a fait venir.

Ça prenait un homme en bonne condition physique pour travailler à la *brickyard*, le travail était lourd. Il fallait d'abord chercher la glaise, la travailler avec de l'huile et autres choses selon une formule, l'apporter avec de gros chars lourds à l'intérieur de vastes fourneaux où la température était maintenue très haute pour faire cuire la brique. Puis on sortait la brique des fours avec des brouettes.

Avant la cuisson, la glaise devait être écrasée et rendue en poussière par un *crusher*. La machine jetait une poussière terrible. M. Odilon Drouin travaillait près du *crusher*. J'étais petit gars et j'amenais le lunch aux hommes. Je voyais M. Drouin tellement brun de poussière qu'on avait peine à le reconnaître. Je me demandais comment il pouvait survivre toute cette poussière, mais il est mort à 90 ou 92 ans, et jusqu'au bout il était plein de vie. Évidemment, le travail fouettait les gens. Un homme en bonne condition physique, qui ne travaillait pas trop près de ce fameux *crusher*, qui aurait travaillé sur la brouette ou sur les chariots avec tout ce poids, en venait à bout.

Mon frère Ernest était un de ces oiseaux-là. Il aimait ça. Il était jeune, vigoureux et en compétition avec les autres.

* * *

Jeanne Charron:

Mon père, Odilon Drouin, a travaillé une partie de sa vie à la brickyard. Il a commencé ici à Billings Bridge avant que la famille déménage de Casselman. Il voyageait de Casselman par train le dimanche soir et revenait le vendredi soir, partant de la grande station de chemin de fer en face du Château Laurier. Il travaillait dans la *shale* dont on faisait les briques, la pelletant dans les wagons tirés par des chevaux. Il a toujours travaillé à la même job, de 7 heures du matin à 5 heures le soir. Souvent il travaillait jour et nuit. Il gagnait à peu près \$45.00 par semaine. Durant la dépression, la *brickyard* avait arrêté et mon père, avec les autres, est allé à la carrière casser de la roche au marteau.

Odilon n'avait que 21 ans quand il eut son accident. Il travaillait dans le bois et un arbre lui est tombé sur la jambe. On lui avait mis la jambe dans des éclisses et il devait la laisser guérir un certain nombre de jours, mais il n'a pas attendu assez longtemps. Elle n'était pas guérie et il est resté avec une bien mauvaise jambe. Quand il achetait une paire de bottines, il devait faire mettre un talon plus haut pour ce pied là. Il a quand même travaillé fort, et marchait matin et soir pour se rendre à son ouvrage.

* * *

Léo Henri:

La briqueterie des frères Merkley, que tout le monde appelait *la brickyard*, se trouvait à l'arrière du site actuel du centre commercial Billings Bridge. Ils ont dû s'installer ici avant la guerre. Ils employaient beaucoup de monde. Donat Philippe et les Drouin ont travaillé là longtemps. D'autres employés: Ernest Chénier, Dollard

Chénier et leurs fils; McCullough, Lavigne, Benoît, Paquette, Boisvenue, Drouin, Durocher, Forget et plusieurs autres. Il y avait une maison de pension et je me souviens que Forget, Lavigne et Paquette demeuraient là avec leur famille. Les Laplante opéraient la maison de pension.

* * *

Oswald Lecompte:

On avait peu d'argent pour se promener. La plupart des hommes du village travaillaient à la *brickyard* sur le chemin Bowesville, là où se trouve maintenant le Centre R.A. La *brickyard* était là d'aussi loin que je m'en souviens. Les hommes qui travaillaient là étaient paroissiens de St-Thomas-d'Aquin, et la plupart étaient originaires de Casselman. Les Leduc, 5 garçons et 2 filles, étaient des pionniers. La maison qu'ils ont bâtie sur l'avenue Hopewell est encore là. M. Leduc et quelques-uns des garçons ont travaillé à la *brickyard*.

Plusieurs des maisons par ici ont été construites avec des palettes de la *brickyard*. La compagnie employait les palettes tant de fois et quand elles étaient usées, on les donnait aux employés. Durant la dépression, le marchand Graburn, était devenu propriétaire de plusieurs de ces petites maisons au prix de entre \$300 et \$400 chacune, la maison avec le lot, et les louait ensuite pour entre \$5.00 et \$10.00 par mois.

* * *

Leo Sabourin:

Un bon nombre des gens qui travaillaient à la *brickyard* demeuraient sur le terrain. Il y avait sept ou huit familles qui vivaient dans les maisons fournies par l'entreprise. Quelques-uns des travailleurs vivaient dans le village, comme les Drouin et les Labonté. Les Labonté ont déménagé de Cornwall avant la guerre.

* * *

Ernest Brûlé:

Quand j'étais jeune et on vivait là où se trouve le centre d'achats Billings Bridge, on jouait souvent à la *brickyard*. Cette entreprise a commencé à Casselman. Quand la glaise rouge a commencé à manquer là-bas, les Merkley ont tout transporté ici. Mon père, Alexis, a travaillé là longtemps, 10 heures par jour, de 6:00 heures du matin à 7:00 heures du soir. On cuisait la brique dans un *kiln* pour tant d'heures. Après ça on cassait le feu et on laissait refroidir jusqu'à vers 150 ou 200 degrés de chaleur. Ensuite on entrait dans le *kiln* par une des huit portes avec des brouettes de bois, sortait la brique et l'empilait. C'était du bien dur travail. M. Odilon Drouin aussi a travaillé là longtemps.

* * *

5. LES MARCHANDS ET LES ARTISANS

LE MAGASIN GÉNÉRAL GREENBERG

Liminaire

Lazarus Greenberg, le propriétaire du magasin général à Billings Bridge, ainsi que son épouse, Esther Bencher, et les trois plus vieux de leurs enfants, Moses, Rachel et Michael, sont nés en Russie Blanche. Peu après le début de la révolution de Lénine en 1905, Lazarus a émigré au Canada. Ayant de ce fait même perdu tous ses biens, il commença son commerce ici sur une très petite échelle. Les autres membres de sa famille l'ont rejoint en 1912, et par la suite, le couple eut trois autres enfants: Rebecca, Samuel et Rosie.

Lazarus était un homme de bon coeur et de grande générosité. Tout le monde alentour savait combien il était bon pour ceux dans le besoin durant la grande dépression. Il livrait les épiceries sans savoir si ou quand elles seraient payées.

Après sa mort, le magasin est passé aux mains de ses fils, Mose et Sam. Plus tard il fut vendu à Dave Kronick, puis à Harry Kofski. Finalement il fut démoli et remplacé par une épicerie IGA. Sam a fondé le commerce d'huile de chauffage United Fuels. (Source: Rebecca (Greenberg) Shore, fille de Lazarus et Esther.)

* * *

Témoignages

Mary Currie:

La famille Greenberg mérite une mention spéciale dans l'histoire du vieux village. Lazarus Greenberg est arrivé ici quelque temps avant la première guerre et a ouvert une épicerie à l'avant de sa maison sur le

chemin Metcalfe, la dernière dans le village avant la voie ferrée. La maison de brique à deux étages avait une grande vitrine qui donnait sur la rue Elm. Lazarus et sa femme Esther eurent six enfants: Rachel, qui épousa Harry Soloway, Moses, Michael, Sam, Rebecca, qui s'est mariée à Izzy Shore, et Rosie qui est décédée toute jeune.

Mose a géré le commerce après la mort de son père. Il a construit un nouveau magasin plus au centre du village. Moses est mort assez jeune dans les années 1940, David Kronick a pris charge du magasin et éventuellement l'épicerie est devenue un I.G.A. avec M. Desjardins comme propriétaire. Michael est allé au Glebe Collegiate, puis aux études au Nouveau-Brunswick, et est devenu avocat. Sam a fondé la compagnie United Coal & Oil sur le chemin Heron. La famille était très respectée et bien vue à Billings Bridge, et ses membres sont devenus des personnes importantes dans la ville d'Ottawa.

* * *

Edgar Brûlé:

J'ai bien connu les Greenberg, surtout le père Lazarus. Il avait fait venir son monde de je-ne-sais-pas-où, mais ils arrivaient avec de grosses crémones et des chapeaux russes. Ça ne disait pas un mot d'anglais. Il les emmenait tous chez lui. Lazarus a commencé avec un express et un cheval. Il allait *peddler* des fruits et des légumes en ville. Il a tout dompté son monde. Ils allaient de maison en maison avec un chou et quelques patates, et malgré qu'ils ne parlaient pas un mot d'anglais, ils venaient à bout de se faire comprendre et ils vendaient. Harry Soloway, le frère de l'avocat, a marié une des filles de Greenberg. Les enfants jouaient avec nos enfants. À leur fête de Passover, ils nous apportaient de petits biscuits qui ressemblaient à des biscuits soda. Ils nous apportaient aussi du lait de la ferme.

* * *



ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

Le magasin général L. Greenberg se trouvait en plein milieu du village. Mose Greenberg gardait du stock dans le petit hangar à droite. Quand cette photo a été prise en 1923, on avait déjà fait la surface du chemin Metcalfe pour l'élargir.

SUPERIOR CHAIN STORES
L. GREENBERG & SON
 GENERAL MERCHANTS
 1000 1/2 BAY ST. W. TORONTO, ONT. CAN. TEL. 2614
 PHONE CABLE: 2614

Received of M. Dick Wallace \$ 2.00 July 10 1939

	Balance Forward	
1		2.00
2		
3		
4		
5		1.80
6		
7		
8		
9		
10		
11		
12		
13		
14		
15		
16		
17		
18		
19		
20		
21		
22		
23		
24		
25		
26		
27		
28		
29		
30		
31		
32		
33		
34		
35		
36		
37		
38		
39		
40		
41		
42		
43		
44		
45		
46		
47		
48		
49		
50		
51		
52		
53		
54		
55		
56		
57		
58		
59		
60		
61		
62		
63		
64		
65		
66		
67		
68		
69		
70		
71		
72		
73		
74		
75		
76		
77		
78		
79		
80		
81		
82		
83		
84		
85		
86		
87		
88		
89		
90		
91		
92		
93		
94		
95		
96		
97		
98		
99		
100		

How account opened in favor of _____ on _____ 1939

Ce reçu du magasin L. Greenberg & Son indique que le 10 juillet 1939 le client M. Dick Wallace a remis un de ses paiements mensuels de 2 \$, lui laissant une balance de 1,80 \$.

Léo Henri:

Avant 1924, le magasin Greenberg était dans la maison de brique sur le chemin Metcalfe, juste avant la traverse de chemin de fer du Canadien Pacifique. La famille Lazarus Greenberg habitait l'arrière et le haut de la maison. Dans les années 1927 et 28 ils ont construit un nouveau magasin un peu plus au centre du village, là où par après s'est trouvé le Desjardins IGA. Le magasin faisait la livraison avec un cheval de 14 ans, acheté à Gloucester pour \$20.00. À côté du magasin il y avait une remise où on vendait du blé, de l'avoine et du foin. Lazarus est décédé un peu après le krach de 1929. Alors ses trois garçons, Mose, Michael (devenu avocat) et Sam, et ses deux filles, Rebecca et Lily ont continué le bon succès du commerce.

* * *

Éliane Pelot:

Moses Greenberg avait le magasin général au coeur du village. Il était bien bon pour les pauvres. Il vendait à crédit et avait toujours un paquet de comptes à recevoir dans son tiroir. Il ne devait pas toujours collecter. Le commerce avait eu un début très humble. Le père, Lazarus, avait commencé à vendre dans les rues avec une charette, mais sans cheval. Il avait trois fils: Sam qui plus tard a commencé United Fuels, Mike devint avocat et Moses avait le magasin.

* * *

Jeanne Charron

Mon mari, Émile, a travaillé toute sa vie pour un ou l'autre de la famille Greenberg. Il a commencé à 13 ans à servir dans le magasin et à livrer les commandes, d'abord pour le père Lazarus, puis pour Moses. Plus tard il conduisait un des camions de United Fuels, la compagnie de Sam Greenberg, pour livrer l'huile de chauffage.

* * *

Oswald Lecompte:

M. Greenberg a acheté de M. Marchand, le magasin qui se trouvait sur le chemin Metcalfe, juste à côté de la voie ferrée. Ensuite il a déplacé le commerce à quelques portes de là. C'était un bon magasin, un magasin général, et M. et Mme Greenberg étaient des gens bien gentils. Il y avait trois ou quatre commis dans le magasin en tout temps. On vendait épicerie, viandes, farine et céréales.

* * *

Leo Sabourin:

Le premier magasin Greenberg était dans leur maison. Ensuite ils en ont construit un autre au centre du village. C'était des gens bien et agréables. J'avais l'habitude de livrer les épicerie pour eux jusqu'à la brickyard et partout alentour d'ici aussi.

* * *

Lucille Henry:

On achetait au magasin Greenberg. Il y avait Sam et Mose qui était le plus vieux. À part des épicerie, on offrait aussi du charbon, du linge de travail comme des *overalls*, des chemises et des bottines de travail. Plus tard, ç' a été remplacé par un magasin IGA, ensuite un *coin wash* puis le restaurant Purple Cow. Tout ça fut démoli pour changer la direction de l'avenue Kilborn.

* * *

Marie-Anne Taillon:

À l'automne 1950, il y eut explosion de fournaise au sous-sol du magasin général Greenberg. Ceci causa une incendie assez grave, et ma fille Jeanne et son mari Robert Brown, qui habitaient le logis au dessus du magasin, durent déménager. Le magasin devint plus tard

l'emplacement d'un depositaire d'huile à chauffage et ensuite un *coin wash*, et fut enfin exproprié en 1973. Ma maison aussi, d'ailleurs, a été expropriée par la ville et il m'a fallu déménager. Mais pas trop loin, je reste toujours dans ma paroisse avec mes bonnes vieilles connaissances de Billings Bridge.

* * *

L'ÉPICERIE NELSON GRABURN

Léo Henri:

En premier lieu, Nelson Graburn avait un magasin d'épicerie et de viande à peu près où se trouve l'entrée actuelle du centre commercial Billings Bridge. Jusqu'en 1924, le bureau de poste aussi était dans ce magasin. Après Graburn, **Cliff Cummings** en a pris charge, et ensuite J.L. Brûlé.

* * *

L'ÉPICERIE DAVE CAMPBELL

Léo Henri:

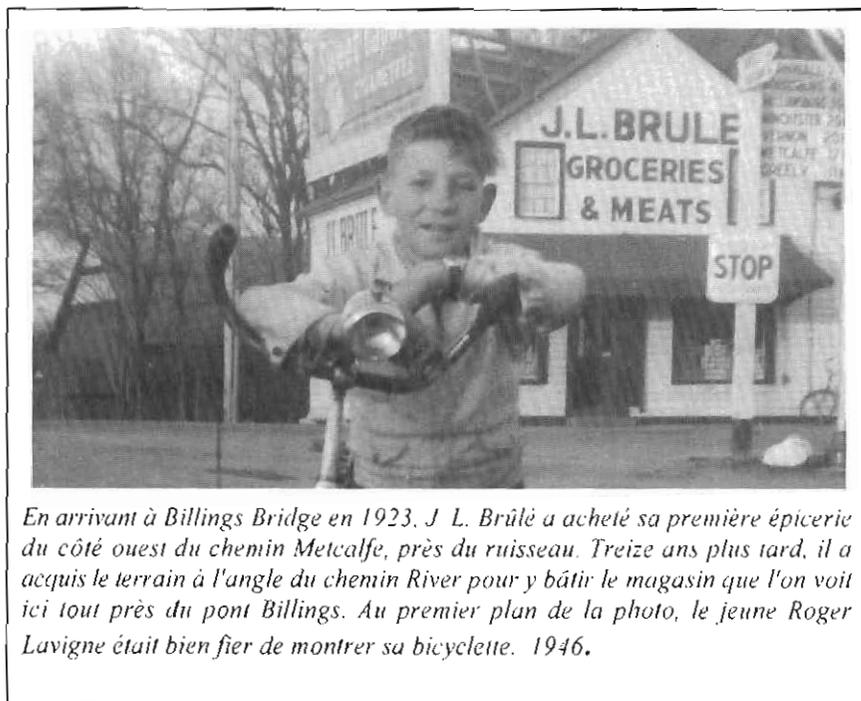
Je me souviens d'un boucher nommé Dave Campbell qui avait son magasin là où est maintenant la station service Cutts Texaco. Des fois ma mère m'envoyait là acheter des épiceries avec 25 cents, et je pouvais à peine porter tout ce que Dave me donnait. Souvent il disait: "Dis à ta mère de garder le 25 cents," C'était la sorte de gars qu'il était. Il savait qu'elle avait une grosse famille.

Il y avait aussi un magasin général **Dickson**, qui devint plus tard l'I.G.A. Desjardins. Avec une cenne on achetait un *grab bag*, un sac plein de toutes sortes de bonbons qui aujourd'hui coûterait 50 sous.

* * *

Liminaire

Mon père, J.L. «Jack» Brûlé (1880-1955) et ma mère, Aldéa Charlebois (1881-1947), tous deux natifs du Canada, s'étaient installés à Escanaba au Michigan. En 1923, ils sont revenus au pays et Jack a ouvert une épicerie à Billings Bridge, sur le chemin Metcalfe, en bas de la côte. En 1936, il a acheté la propriété au coin du chemin River, tout près du pont. Au début ils ont demeuré dans le village, mais plus tard, ils ont déménagé à l'avenue Ossington à Ottawa sud. Ils eurent six enfants, mais seulement deux ont survécu l'enfance, Lucille et Léonard. Jack a pris sa retraite en 1945, et son fils a continué le commerce pour un autre dix ans. (Source: Léonard Brûlé, fils)



En arrivant à Billings Bridge en 1923, J. L. Brûlé a acheté sa première épicerie du côté ouest du chemin Metcalfe, près du ruisseau. Treize ans plus tard, il a acquis le terrain à l'angle du chemin River pour y bâtir le magasin que l'on voit ici tout près du pont Billings. Au premier plan de la photo, le jeune Roger Lavigne était bien fier de montrer sa bicyclette. 1946.

Témoignages

Ovila Henri:

J'ai travaillé plusieurs années au magasin J.L. Brûlé. Son premier magasin était situé juste où est l'entrée du Centre d'Achat Billings Bridge aujourd'hui. M. Albert Plante avait déménagé ce magasin durant l'hiver sur une *sleigh* à l'autre côté du chemin Metcalfe près du pont Billings, où se trouve maintenant la station de gaz Cutts.

Au début, je travaillais chez Brûlé après l'école, le samedi et le temps des vacances. Quand j'ai fini l'école, vers 1933, j'étais commis à plein temps. On gagnait \$2.50 à \$3.00 par semaine de 6 jours, et des journées de 8 heures du matin à 6 heures le soir. En 1948, ma dernière année chez Brûlé, le salaire était rendu à \$17.00 par semaine. Il y avait deux livraisons de commandes par jour.

Les cultivateurs des alentours fournissaient le magasin de patates et d'oeufs durant l'été. Des spéciaux incluaient 4 boîtes de Aylmer Choice Tomatoes pour 25 sous, le *steak T-bone* et *sirloin* pour 15 et 20 sous la livre, et 8 livres de saucisses pour \$1.00. Le boucher, Georges Huard, faisait la saucisse dans le haut du magasin et il demandait de l'aide pour tenir les tripes à emplir. On vendait aussi de la mélasse fournie par les grossistes Provost, Allard et Moyneur. C'était livré en grosses tonnes, trois à la fois, mais on en payait une à la fois. La tonne vide appartenait au magasin de gros qui venait la chercher quand elle était vide. Un jour on déchargeait une tonne dehors quand on l'a échappée, elle s'est brisée et la mélasse coulait dans le chemin jusqu'à chez Wilfrid Laplante.

Après le magasin Brûlé, j'ai été commis voyageur pour la compagnie de biscuits Viau de Montréal pendant environ 4 ans, ensuite commis chez le dépanneur Mathurin, le magasin sur la rue Clémentine en arrière.

* * *

Léo Henri:

Lorenzo et Aldéa Brûlé sont venus des États-Unis. Ils n'étaient pas apparentés avec les autres Brûlé de la paroisse. Éventuellement le commerce J.L. Brûlé est déménagé à l'emplacement de la boucherie Dave Campbell, à l'angle des chemins Metcalfe et River, près du pont. C'est le site actuel de la station d'essence Cutts. Mon frère Ovila a travaillé pour eux comme commis plus de vingt ans. Georges Huard était le boucher. Moi-même j'y ai travaillé aussi quelque temps.

* * *

Oswald Lecompte:

J.L. Brûlé, pas parent avec les Brûlé déjà établis au village, avait passé un nombre d'années aux États-Unis, et avait bien réussi dans le commerce des épiceries. À son retour, il acheta le magasin fondé par Nelson Graburn et par la suite acquis par Stewart & Mulligan.

* * *

Donat Lavigne:

On achetait nos épiceries chez Greenberg, au centre du village. On allait aussi en bas de la côte chez J.L. Brûlé, où travaillait Ovila Henri, et de l'autre côté du pont Billings, il y avait un autre magasin général, celui de Fairbairn.

* * *

ÉPICERIE J.A. GAGNON

Aimé Gagnon:

En 1945, à mon retour de service militaire outre-mer comme pilote de bombardiers, j'ai décidé d'ouvrir un dépanneur. J'ai acheté le magasin et le commerce de M. Régimbald incluant le stock sur le chemin

Metcalfé entre les rues Elm et Beverly. La propriété, qui comprenait le magasin et un appartement, appartenait à Edgar Leroux. Je l'ai louée pour une période d'un an et demi à \$26.00 par mois, puis je l'ai acquis pour \$4,500 en avril 1947, l'année où je me suis marié à Élodia Dalrymple. Nous avons tenu commerce jusqu'à 1965, épicerie et nombre d'autres choses. À part de l'épicerie Greenberg, nous avions le seul autre magasin au coeur du village. Nous étions les seuls à être ouverts sept jours par semaine, du lundi au samedi de 8 heures a.m. à 9 heures p.m., et le dimanche depuis la deuxième messe jusqu'à 6 heures de l'après-midi. C'était la messe pour laquelle les fermiers entraient au village, et ils en profitaient pour arrêter chez-nous faire leurs emplettes.



Quand Aimé Gagnon, pilote de bombardier durant la deuxième guerre, est revenu au Canada, il s'est établi à Billings Bridge et a ouvert un dépanneur sur la route principale, entre l'avenue Beverly et la rue Elm. Aimé et son épouse Élodia gardaient le magasin ouvert sept jours par semaine et le commerce allait bien, mais ils ont dû fermer boutique en 1965 avec l'arrivée du centre commercial Billings Bridge. Dans la photo du haut, à droite, on peut voir le côté de la salle communautaire. 1956

Ma femme et moi travaillions tous les deux dans le magasin, et je devais souvent m'absenter pour aller en ville au marché By et au magasin de gros pour des approvisionnements, remplissant l'arrière de notre familiale. Ça nous sauvait les frais de livraison, car chaque sou comptait quand le profit sur une pinte de lait ou sur un pain n'était que d'un sou, avec un certain pourcentage sur les autres marchandises. Les affaires étaient assez bonnes. On vendait pour à peu près \$60 par jour, qui étaient réinvestis dans d'autres marchandises, et on faisait un profit de \$4 000 par année.

La Laiterie Plante nous livrait de 25 à 30 pintes de lait par jour. Les autres fournisseurs incluaient P. Daoust & Cie, Jules Patry Ltée (M. Verdun) pour les cigarettes, Eastern Sales (M. Charron) et National Grocers. Quand j'allais moi-même chercher les marchandises, je pouvais profiter des spéciaux, en plus d'une réduction de 25 sous par caisse en allant les prendre moi-même.

Au temps, le sucre et les fèves se vendaient à la livre, la mélasse et le thé se vendaient en paquets. Pour les raisins et les dattes, vous aviez le choix des deux manières. Les biscuits se vendaient à la livre, avec un choix de dix sortes. Les bananes nous coûtaient \$1.00 le boisseau de 45 livres, et se vendaient 10 cents la livre. Un gros profit. En plus le fournisseur me remettait 10 cents le boisseau vide. Tous les liquides se vendaient dans la vitre. Les cartons ou le plastique n'existaient pas. Les gens venaient avec leur pintes à lait vides pour acheter les liquides.

À part des produits alimentaires, on vendait des mèches et des globes de lampe, de fanal, des brochettes, épingles, boutons, montres, réveille-matin, cahiers, crayons, effaces. En fait d'habillement, on vendait seulement des chaussons. Pour tout le reste, les gens devaient aller en ville, à Ottawa. Aux Fêtes, on vendait des jouets et des poupées. Le magasin était ouvert la veille de Noël jusqu'à 11 heures, et le jour de Noël.

Tous les matins entre 9 heures et 10 h 30, les gars qui livraient le pain et le lait jouaient sur les machines à *pinball* en buvant du Coke. Notre première voiture fut achetée avec l'argent fait sur ces machines là. Il y avait aussi une machine pour les enfants à un sou pour trois balles. On la vidait régulièrement et elle contenait toujours autour de \$15.00 en cents noires. Le midi, les enfants devaient dîner à bonne

heure car dès que les deux écoles fermaient, le magasin s'emplissait de 30 à 40 jeunes. Ils achetaient une vingtaine de ballounes, me demandaient de les souffler, et en faisaient des formes d'animaux en les attachant de différentes manières.

Quand les allocations familiales ont commencé, les parents donnaient de l'argent aux enfants, et ceux-ci venaient au magasin acheter des friandises. Un jour, un des élèves avait acheté une grosse boîte de *bubble gum* de \$4.50, seulement pour avoir les cartes-primés de joueurs de hockey et de baseball. Il avait payé la traite de la gomme à tous les autres élèves.

Les enfants achetaient beaucoup de fèves pour leurs *pea-shooters*. Une poche de fèves nous coûtait \$8.00 le 100 livres. On les revendait en petit sacs d'à peu près une tasse pour 5 cents. Un profit net de \$12.00 la poche, et il se vendait jusqu'à une poche entière dans une journée, rien que pour gaspiller à lancer avec les tire-pois. Le printemps, il se vendait des caisses d'*alleys* (billes).

La taxe municipale sur le commerce était de \$50 par an. Il y avait aussi une taxe de \$63 sur les cigarettes, avec bien peu de profit. Quand le village fut annexé par Ottawa en 1950, les taxes de la ville étaient de \$400. Elles ont commencé à augmenter graduellement et la dernière année elles étaient rendues à \$800. Il en était de même pour les licences du magasin. Avec l'ouverture du Centre d'achats Billings Bridge, les affaires ont commencé à décliner, et il fallait qu'on compte sur le revenu qu'on recevait pour l'espace loué au salon de beauté Lady Fair pour rencontrer nos dépenses. En 1965, on a décidé de vendre.

* * *

Alexina Sabourin:

Dans le village nous avons le magasin Greenberg. Les dernières années, il y avait le magasin Gagnon qui autrefois appartenait à M. Régimbald, marié à Eugénie Brûlé. En bas de la côte, à l'angle des chemins Metcalfe et River, se trouvait le magasin J.L.Brûlé. Des fois.

quand on avait de l'argent, on marchait jusqu'aux magasins Loblaw et Dominion à Ottawa sud pour faire nos commissions.

* * *

JAMES FAGAN MOTORS

Liminaire

James Fagan (1890-1977) est né à Osgoode. En 1926, il s'est marié à Betty Fitzsimmons de Bowesville. Ils ont eu un fils, William "Bill". Pour quelques années, James était vendeur pour le concessionnaire Campbell Ford sur l'avenue Laurier à Ottawa. Ensuite il a décidé de commencer son propre commerce de vente d'automobiles. En 1928, il a loué une propriété de Mme Smirle (qu'il a finie par acheter) sur le chemin Metcalfe pas loin du pont, et a ouvert un business de vente et de réparation d'autos. Bill a travaillé avec son père pour un bout de temps, et quand celui-ci a pris sa retraite en 1953, il a acheté la propriété et a continué le commerce jusqu'à 1967. (Source: Bill Fagan, fils)

* * *

Témoignages

Léo Henri:

Le commerce de James Fagan Motors a commencé en 1928, situé sur le chemin Metcalfe, en bas de la côte pas loin du pont, là où se trouve actuellement Harvey's Hamburgers. Jimmy avait un gros garage où il vendait des autos usagées et faisait des réparages. Lui, son épouse et leur fils, William, étaient membres de la paroisse. Il était très généreux pour sa paroisse. Il prêtait une voiture au curé Aurèle Bélanger. Même qu'on avait fait une collecte pour acheter une Chevrolet 1937 pour le curé Louis Lee, Jimmy la lui a donnée.

C'était un gros commerce pour ce temps là: il y avait toujours une cinquantaine d'autos. À un moment donné, le fils Bill est devenu co-propriétaire. Le garage fut démoli dans les années 1960.

* * *



Jimmy Fagan devant son commerce, James Fagan Motors. Le garage était situé en bas de la côte, là où se trouve actuellement le restaurant Harvey. Son commerce incluait la vente, le maintien et la réparation d'automobiles. 1947

CUSTOMER'S COPY
Automobile Order and Agreement
FAGAN MOTORS LTD.
1245 BARRIE ST. OTTAWA, ONTARIO

Date of Ottawa Ont May 11/62
 Sir: You are authorized to pay for the automobile for
 Car No. 1400 1960 Chev Biscayne 4DR
 Engine No. 27501854 (Serial) 011949947

To be delivered on or about _____
 upon the following terms and conditions:

1. The (full retail list) price is Dollars 1895.00
 plus extra Equipment as follows: Total price is 1895.00

and the purchaser's Car is described as follows:
 Car No. _____ Make: Chevrolet
 Serial No. _____ Alternative: _____
 Engine No. _____ Horsepower: 150 HP
 Money Payment Terms: 1st 48.50
 Deposit Cash: _____ Cheques: 1492.50

Balance of: _____
 Payable as: by cheque
 Finance: _____
 Lien Note: _____
 Total to Equal Balance: _____

Cette facture de Fagan Motors Ltd, en date de 1962, montre qu'une Chevrolet Biscayne 1960 usagée se vendait 1 895 \$ et que la même marque de 1956 en échange valait 1 450 \$.

Oswald Lecompte:

Jimmy Fagan, cousin germain de mon épouse, Alice Smith, a commencé à vendre des autos pour un concessionnaire sur l'avenue Laurier. Il a si bien réussi qu'il a ouvert son propre commerce sur le chemin Metcalfe, pas loin du pont, là où se trouve aujourd'hui le restaurant Harvey's. Son fils Bill demeure encore dans le secteur Alta Vista.

* * *

LA STATION-SERVICE «ECONOMY» DE EDOUARD LEMIRE

Liminaire

Quand nous avons interviewé monsieur Edouard Lemire, il se croyait le plus vieux garagiste actif à Ottawa. Il avait 80 ans et dirigeait son commerce depuis déjà 27 ans. Il souhaitait encore plusieurs années pratiquer le métier qu'il aimait, avec l'appui de Lorne Collier, le mécanicien qu'il employait depuis 10 ans. M. Lemire travaillait six jours par semaine, arrivant à son poste à 6 h 30 du matin et ne quittant qu'à 7 h 30 du soir.

(Source: Le Droit, le 9 novembre 1963)

* * *



Edouard Lemire a ouvert sa station-service en 1936, quelques années après son arrivée au village. L'individu qui s'appuie contre la colonne est Donat Philip, le gendre de M. Lemire qui réparait les voitures dans le garage à côté. Edouard s'occupait encore de son commerce dans ses 80 ans. La photo de M. Lemire date de 1960; celle de la station, de 1938.

Témoignages

Édouard Lemire:

J'avais une terre à Ramsayville que j'ai cultivée pendant 30 ans. Peu après la mort de mon épouse Régina en 1931, j'ai déménagé à Billings Bridge. En 1936, à l'âge de 53 ans, j'ai ouvert un commerce d'essence British American Oil en plein milieu du village, sur le chemin Metcalfe en face de l'avenue Beverley. Le gaz se vendait 8 sous le gallon. À côté il y avait «Philip's Garage», l'atelier de réparation de mon gendre Donat Philip.

C'était le temps de la dépression, et quand des gens se décidaient d'aller faire une promenade dans leur char, ils se mettaient sept ou huit pour acheter 25 sous de gaz.

Quand j'ai décidé de quitter le commerce, je l'ai vendu à Lorne Collier, mon mécanicien. À ce moment là, j'avais dans mes livres \$6,000 de comptes impayés que j'ai perdus.

* * *

Ernest Brûlé:

J'allais à l'école de l'autre côté du chemin quand j'ai vu les réservoirs de gaz entrer dans la terre à la station Lemire. Ils pouvaient contenir 20,000 gallons. Le mari de Mme Lavigne et son garçon ont creusé le trou. Ils creusaient à trois niveaux, un homme par table. La terre qu'on empilait sur ces tables était jetée en dehors et là un autre homme la charroyait à la brouette. Tout se faisait à la main. Tout le temps les hommes priaient qu'il ne pleuve pas parce la terre aurait déboulé. Ils ont entré le gaz B.A. Le gendre de Lemire, Donat Philippe, couchait à la station. Ils étaient fermiers avant d'acheter au village.

* * *

Eugène Philippe:

J'ai travaillé pour M. Edouard Lemire, puis pendant dix ans pour la compagnie International. J'ai ensuite parti mon propre garage. Ça s'appelait «Gene`s Garage» et c'était situé sur l'avenue Rockingham, à deux portes du chemin Metcalfe.

* * *

LA MENUISERIE A.J. & M.O. BENSON

Léo Henri:

Sur le chemin Metcalfe, en bas de la côte et au bord du ruisseau Sawmill, A.J. & M.O. Benson, père et fils, avaient depuis 1920 une fabrique de fenêtres, de portes et de ruches d'abeilles. Ils étaient eux-

mêmes apiculteurs. Maynard fils fut conseiller dans la municipalité de Gloucester. Une vingtaine d'années plus tard, ils ont déménagé à un nouvel atelier, toujours sur le chemin Metcalfe, mais en haut de la côte, entre les propriétés de Félix Clermont et Bob Preston.



A.J. & M.O. Benson ont bâti leur menuiserie sur un terrain loué de la famille Billings, au bord du ruisseau Sawmill, là où se trouve aujourd'hui la station-service Petro-Canada. Arthur Benson (1867-1938) et son fils Maynard (1894-1966) se spécialisaient dans la fabrication de boiseries et de ruches, en plus de la peinture et la décoration. Dans la photo, on voit le père. En 1942, les Benson ont quitté cet endroit pour établir un nouvel atelier en haut de la côte. 1920

LES FORGERONS

Léo Henri:

Au coin sud-ouest des chemins Metcalfe et Bowesville, tout près du pont, il y avait l'atelier des mécaniciens **John Henry Evans** et **Allen**

Pearson. À quelques portes plus au sud, **Jasper “Jap” Rowe** gardait des chevaux de pure race et donnait des leçons d'équitation. À côté de sa maison, et près du site actuel du Steak House, Jap avait une forge où il spécialisait en ferrage de chevaux. C'était dans les années 20 et 30. En plus, sur le chemin Bowesville, pas loin du pont, il y avait la fabrique de voitures (*buggies* et *cutters*) de Thomas Richards. Il faisait aussi le réparation des roues et installait les toits de cuir sur les carosses. Thomas était le père du dentiste Wesley Richards.

Toujours sur le chemin Metcalfe, en haut de la côte, se trouvait l'atelier de **Félix Clermont**. La crise économique déclanchée en 1929 a fait perdre à Félix son emploi à la compagnie de chemin de fer Canadien National. Alors en 1930 il construit une *shop* à côté de sa maison qui devient un commerce florissant. Il travaille dans le fer, et fait des réparages de toutes sortes.

* * *

Oswald Lecompte:

Mon oncle, **Dave McCord**, avait un atelier de l'autre côté du pont Billings. De ce côté-ci, il y avait le forgeron **Jap Rowe**. Les chevaux devaient être ferrés plusieurs fois au cours de l'hiver. Longtemps après l'arrivée de l'automobile, la forge a continué à faire de bonnes affaires, parce que le *business* des chevaux de trait a été remplacé par celui des chevaux de course et de selle. Jasper me rendait ce service dans le temps que j'avais un cheval de course. Il était tellement affairé qu'il fallait des fois attendre deux heures pour son tour. Il était marié à une Richards.

Tom Richards, le père du dentiste Wesley, avait une *shop* de voitures. Il construisait et restaurait les calèches pour les expositions. Dans son atelier au centre du village, **Félix Clermont** ne ferrait pas les chevaux, mais il faisait les réparages de voitures, de roues et toutes sortes de travail avec le fer et l'acier. Il a été là de nombreuses années.

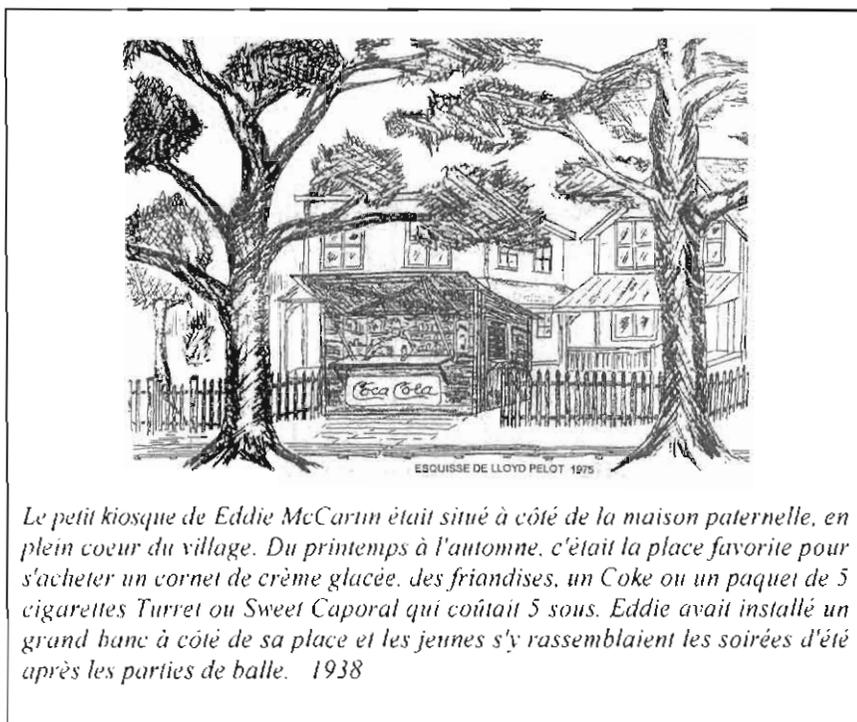
* * *

Edmond Henry:

Félix Clermont, forgeron, vivait dans la petite maison blanche sur le chemin Metcalfe, juste en face de la ruelle Rooney, et son atelier était en arrière. Il était fameux pour son talent de fabriquer n'importe quoi, on n'avait qu'à lui apporter un dessin de ce qu'on voulait. Le voisin de Félix, M. Bob Preston, charpentier, a été conseiller de la municipalité de Gloucester pendant des années.

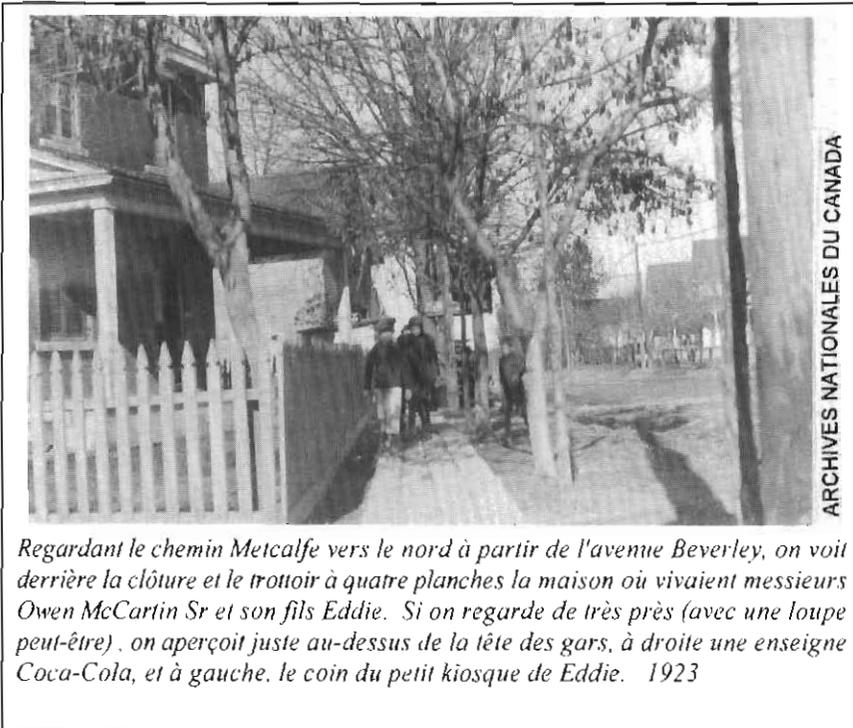
* * *

LE KIOSQUE DE EDDIE McCARTIN



Liminaire

Edward «Eddie» McCartin (1899-1982) était le plus jeune des trois enfants de Owen McCartin et Mary Blanchfield. Les deux autres s'appelaient Owen (1895- ?) et Marguerite (1897- ?). Ils demeuraient sur une ferme que le père avait louée à Ridgemont, à l'angle des chemins Metcalfe et Heron, avant même que le secteur soit déboisé. Mary est décédée en 1905 à l'âge de 24 ans.



Regardant le chemin Metcalfe vers le nord à partir de l'avenue Beverley, on voit derrière la clôture et le trottoir à quatre planches la maison où vivaient messieurs Owen McCartin Sr et son fils Eddie. Si on regarde de très près (avec une loupe peut-être), on aperçoit juste au-dessus de la tête des gars, à droite une enseigne Coca-Cola, et à gauche, le coin du petit kiosque de Eddie. 1923

Le grand-père paternel de Eddie, John McCartin, a immigré au Canada du comté Armagh en Irlande au début du 19ième siècle, et défricha des terres dans la région de Billings Bridge.

Owen Jr, le frère aîné de Eddie, après un séjour outre-mer comme soldat durant la première guerre mondiale, fut embauché par la laiterie Producers Dairy en 1921 et a continué sa carrière là comme livreur jusqu'à sa retraite en 1963. En 1925 il s'était marié à Dorcas Rowan, soeur de Norman et Willis Rowan (tous deux du village), et ils eurent deux enfants, Roy et Gerald.
(Source: The Ottawa Journal, décembre 1963)

Ce n'était ni la solitude, ni l'âge qui ont emporté Eddie McCartin vendredi passé, le 22 janvier, mais le froid, selon le médecin qui l'a examiné. Eddie avait 87 ans. Depuis 15 ans, il vivait en reclus dans une petite cabane au fond d'une propriété qui valait à peu près \$400,000. Sa voisine, Olive Rowan, l'avait trouvé gémissant et dans un état de grande faiblesse. Amené d'urgence à l'hôpital, il est mort le lendemain. Il a laissé dans le deuil son frère Owen et sa soeur Mme Margaret McMahan.
(Source: The Ottawa Citizen, 27 janvier 1982)

* * *

Témoignages

Aimé Gagnon:

M. Eddie McCartin pourrait nous en dire long sur l'histoire du village. Il demeure ici depuis 1904. Il sait toutes les dates, les années de tout ce qui est arrivé sur le bout des doigts.

Ce M. McCartin devait se marier et avait bâti et meublé sa maison sur le lot voisin de la maison paternelle. Tout était prêt quand la jeune fille a changé d'idée. Alors il a tout laissé tel quel, a barré la porte et n'a voulu laisser personne toucher à quoi que ce soit. Ce n'est que pendant la guerre que le gouvernement l'a obligé à ouvrir la maison et la louer à cause du manque de logis. Le locataire s'appelait Wardle.

Eddie était ouvrier pour M. Rogers. Il faisait un bon salaire mais ne dépensait pas beaucoup pour lui-même, mais aux Fêtes il

faisait des cadeaux de volailles, de chocolats et de pommes. Il appartenait quelques maisons voisines de la sienne qu'il louait. Elles ont toutes été démolies après l'annexion du village à la ville d'Ottawa.

Après la mort de son père, il a toujours demeuré seul, son lit près du poêle, pas d'eau courante, ni d'électricité. Un jour que la ville lui réclamait \$150 pour le service d'eau et la collecte des vidanges, il marcha jusqu'à l'hôtel de ville pour disputer ce montant, mais il a dû payer quand même. Parmi ses amis il y avait M. Henry Doherty, le père de Pat, et un M. Rogers qui travaillait pour la ville.

* * *

Léo Henri:

Près de la maison paternelle au coin nord-ouest du chemin Metcalfe et la rue Beverley, Eddie McCartin avait un tout petit commerce, un kiosque où il vendait des cornets de crème glacée, cigarettes, liqueurs et friandises. Presque tout se vendait 5 sous. Les après-midi pendant que Eddie s'occupe de son métier de charpentier, il engage Vera Grimes comme commis. En soirée et les fins de semaine, c'est le rendez-vous des jeunes, surtout les joueurs de balle après une partie.

Eddie est toujours resté célibataire. La maison paternelle fut démolie en 1962, mais Eddie refuse de quitter l'endroit. Il construit et demeure dans une petite remise au fond de la propriété, sans eau ou électricité, ni plus ni moins qu'en ermite.

* * *

Éliane Pelot:

Eddie et son père Owen McCartin Sr demeuraient dans une des rares maisons de brique dans le village. (Une autre appartenait à la famille Taylor, sur la rue Elm à l'angle du chemin Metcalfe - le père était briqueteur. Une troisième était l'ancien presbytère situé en face de l'église). En 1935, M. McCartin père devait avoir au moins 70 ans. Il donnait 50 sous par semaine pour que les garçons aillent couper son bois de chauffage, remplir la boîte à bois, vider les crachoirs, balayer

la maison et tailler les feuilles de son tabac à pipe. Il faisait toujours sombre dans la maison car il gardait les rideaux fermés.

* * *

Oswald Lecompte:

Les McCartin ont déménagé dans la maison où James Sabourin avait vécu et élevé sa famille. Les McCartin demeuraient à Osgoode, puis sont venus rester au secteur Ridgemont. Ils avaient un terrain sur ce qu'on a appelé plus tard l'avenue Collins. Je suis allé à l'école avec Eddie et son frère Owen. Eddie a ouvert un kiosque de crème glacée dans le village.

* * *

Alexina Sabourin:

Eddie McCartin avait un petit *stand* de liqueurs et crème glacée. Il l'avait fermé un jour après qu'il s'était fait attaquer et assommer. Il demeure maintenant dans un petit *shack* au fond de sa propriété. Il appartient tout le coin à partir de la rue Bélanger jusque chez les Preston. Ça doit valoir une fortune.

* * *

Edmond Henry:

Les jeunes de 18 à 20 ans allaient chez Eddie McCartin qui avait une petite boutique où il vendait des Cokes et du chocolat. Il engageait Vera Grimes (mariée plus tard à Sylvestre Larouche) pour ouvrir le magasin tous les après-midi en semaine, et lui-même s'en occupait en soirée, jusqu'à 2 heures du matin. Souvent il se faisait voler, une fois surtout il avait reçu un vilain coup sur la tête. Eddie devait savoir qui lui avait fait ça. Il a été là 25 ans.

* * *

6. LES ENTREPRENEURS

Témoignages

E.D. BRÛLÉ & FILS LTÉE

Edgar Brûlé:

Mon père, Edouard Brûlé, était contracteur pour toutes sortes de jobs. Il allait jusque dans la Gatineau, à Kazabazua. Il partait avec une gang d'hommes. Il faisait des barges à Hull. Un contracteur dans le bois prenait ces jobs là, un nommé Bourque, et le père travaillait pour lui. Ces barges étaient faites d'épinette rouge qu'ils allaient chercher dans la *swamp*. Il leur fallait une racine qui partait du corps de l'arbre, de six pieds de longueur et six pouces en grosseur au bout. Ils coupaient toutes les autres racines à part celle là et ensuite ils jetaient cet arbre là à terre. Ils le coupaient à huit pieds du tronc. Ils amenaient ça à Hull. La racine faisait le devant de la barge. On descendait du grand bois, de 30 et 50 pieds de long. C'est ce qu'ils appelaient des courbes.

Il y avait les Brûlé, puis les Charlebois, le père et trois garçons: Élie, Paul et Louis. Ils étaient ouvriers, ils bâtissaient des maisons, et l'église St-Thomas-d'Aquin était une de leur bâtisse. Mon père leur donnait beaucoup de travail, car à ce temps-là nous étions rendus des jobbeurs-contracteurs.

Après ça, Edouard a commencé une petite carrière de pierre le long de Hog's Back. Il y avait déjà un trou là et les habitants allaient sortir de la pierre. Le père est entré là-dedans et on a commencé à charroyer de là. Mais ça ne fournissait pas assez, alors on a acheté un autre morceau plus haut. Là ça sortait. On est resté là pour 15 à 20 ans. On a creusé un trou 65 pieds de creux sur 2 arpents carrés.

Je travaillais tous les jours. Mon frère, Jack, *runnait* ça durant le jour, et moi le soir. La dynamite était ma job, on jouait avec ça. On creusait un trou dans les souches, on y mettait de la dynamite, on l'allumait et ensuite on courrait. Un jour que je travaillais avec Salomon Charron, il me crie: «Cours, cours!» La charge est partie comme je commençais à courir. Il y avait une grande boîte où on

mettait la roche dedans. Je me suis jeté en dessous de ça. Une grosse roche est tombée là-dessus. En plus d'être étourdi par le bruit, j'étouffais par la poussière de roche. Salomon accourt pour me demander si j'étais encore en vie. On sortait la pierre dans l'hiver. On pilait ça chaque bord le long du crique Sawmill. La voie ferrée Canadien National et le *subway* n'étaient pas là dans le temps. On avait choisi le site pour avoir de l'eau pour notre engin à *steam*. On n'avait pas la peine de rien charroyer, tout était proche. En arrivant au printemps, au mois de mai, on commençait. On avait un *crusher* et on écrasait la roche et la mettait dans des *waguines*.

Quand on a fait banqueroute à la carrière, je n'avais jamais travaillé pour personne autre que mon père. Je me cherchais de l'ouvrage alentour d'Ottawa. Je connaissais tous les contracteurs, puisqu'on leur avait fourni du sable, de la pierre et de tout. Quand je leur demandais du travail, ils me répondaient: «Tu n'as pas besoin de travailler, toi, ton père est millionnaire.»

* * *

Alexina Sabourin:

Mon mari, Ernest Sabourin, a travaillé 23 ans pour Edouard Brûlé à sa carrière de Hogs Back. Dans ce temps-à, les salaires n'étaient pas gros, dix heures par jour et six jours par semaine pour des paies de \$68.00 pour deux semaines. La compagnie Brûlé a fourni toute la pierre pour la bâtisse de l'Assurance Métropolitaine à l'angle des rues Wellington et Bank. M. Edouard Brûlé était un homme bien charitable envers tout le monde.

Quand la carrière a fermé durant la dépression, Ernest a travaillé pour 50 sous par jour à casser de la pierre qui servait pour les chemins. Avant longtemps, il a trouvé un emploi avec la compagnie Dibblee Construction où il était payé à l'heure. Il a travaillé là pendant 24 ans, incluant deux ans à Dorval quand ils ont bâti l'aéroport. En 1962, quand il est tombé malade, on l'a occupé comme *watchman*, vu

qu'il ne pouvait plus faire le gros travail. Pour aller et revenir de son ouvrage, il devait marcher jusqu'au chemin McCarthy.

* * *

Léo Henri:

Il y avait la carrière de Edouard Brûlé, époux de Déa Sabourin. Ils avaient plusieurs enfants. Il était préfet adjoint de la municipalité de Gloucester. C'est lui qui a commencé la carrière. Elle était située à Hogs Back, tout près du pont. On fournissait de la pierre concassée de différentes grosseurs. C'était pour la construction des routes. M. Eugène Boisvert y travaillait. Salomon Charron Jr s'occupait de la dynamite. Mon père Maxime a travaillé là aussi. C'était une grosse entreprise car je me souviens qu'en 1936, on avait acheté six camions au prix de \$18,000. J'avais remplacé le gardien en 1930 pour à peu près deux semaines. Quand j'étais jeune, je travaillais pour M. Brûlé tous les samedis chez-lui à fendre du bois pour la semaine, et le samedi soir j'allais chercher sa malle au bureau de poste qui se trouvait juste au pont Billings. Dans le temps il demeurait sur la rue Hill. Je recevais 25 cents par semaine.

Salomon Charron, le frère de ma grand-mère paternelle, a travaillé longtemps à la carrière Brûlé. À l'âge de 72 ans il lançait encore une masse de 22 livres pour casser la pierre, et marchait une distance de trois milles matin et soir pour se rendre à son travail. Il est mort en 1946 à l'âge de 88 ans.

* * *

Oswald Lecompte:

Mon oncle, Edouard Brûlé, a ouvert une carrière de pierre. Il a saisi l'occasion quand on était en train de construire la route Prescott, il y a à peu près 60 ans, et on avait besoin de pierre. La carrière n'est plus maintenant qu'un grand trou près de Hogs Back. Ed Brûlé par la suite est devenu contracteur.

* * *

Agnes Brûlé:

Edouard Brûlé, le père de mon mari, opérait une carrière et un casse-pierre, et il vendait de la pierre concassée ou de la grosse pierre à la ville. Quand la dépression est arrivée, il a dû cesser son commerce et a perdu un demi-million d'affaires à cause d'une seule facture de gaz impayée!

* * *

BRÛLÉ LANDSCAPING

Ella Lemoine:

Dans ses premières années, mon père, Joseph Brûlé, a travaillé à la production de bardeaux dans le premier moulin que le baron du bois, J.R. Booth, a établi sur la rive de l'Outaouais, près des Chutes de la Chaudière.

Plus tard, il a commencé une entreprise de *landscaping*, et y a travaillé pendant une soixantaine d'années. Comme paysagiste, il a joué un rôle important dans l'embellissement de la ville capital. C'est lui qui a planté les gros ormes qu'on voit dans le Parc Major, et la rangée d'arbres le long de l'avenue King Edward. Il a installé le gazon et les jardins alentour du Musée National. Il a continué son ouvrage jusqu'à l'âge de 75 ans, puis il a joui de 14 ans de retraite.

* * *

Jeanne Brûlé:

D'abord, le grand-père, Joseph Brûlé. ensuite mon mari, Eugène, et maintenant Paul Brûlé ont tous été paysagistes. Joseph avait commencé la compagnie Brûlé Landscaping. Ça entreprenait des travaux partout dans la région. C'est eux qui ont aménagé le Parc Major en arrière du Château Laurier. Ça doit faire 45 ans, vers 1935. Edmond Sabourin leur aidait dans ce projet, et les Finn charroyaient la terre. L'hiver ils coupaient de la glace sur la rivière Rideau pour des

compagnies, surtout les gros hotels, le Gatineau Club, le Country Club. Mon mari a toujours travaillé, alors on n'avait pas d'inquiétude de ce côté-là. Il y avait toujours de l'argent qui rentrait.

La famille de mon beau-père, Alexis Brûlé, avait aussi le contrat de la malle. Alexis livrait la malle sur le chemin Metcalfe, et Edouard faisait Bowesville. Ils avaient aussi un très gros jardin, des vaches, des cochons et des poules. Ils restaient sur le chemin Metcalfe, et ensuite au Nordic Circle, sur le bord de la rivière Rideau.

* * *

Edouard Brûlé:

Mon grand-père, Joseph Brûlé, avait un *pool room* au 1308 rue Bank, de l'autre côté du pont, à Ottawa sud. Lui, son épouse Joséphine Lecompte, et leurs enfants ont demeuré là bien longtemps. Ensuite ils sont venus vivre à Billings Bridge. Là ils avaient une belle grosse maison avec une grande grange. En arrière de ça, ils avaient déménagé une petite maison où l'oncle Richard «Dick» et son épouse, une petite écossaise, sont allés demeurer. Joseph avaient des chevaux dans la grange, et le reste du terrain était libre. Il n'y avait pas d'autres maisons que celles de Norman Rowan et Salomon Charron. Sur Hill, la rue en arrière au coin, il y avait la maison des Birch, et les Paget demeuraient là où est maintenant la bâtisse des gens âgés. Leur cour allait jusqu'au coin. Du côté nord, la rue Creek allait jusqu'à la terre des Patterson. Ça c'était le village. La rue Gloria n'y était pas. C'était le terrain de mon grand-père. Il avait 18 arpents de terre. Plus loin, il y avait un grand verger.

* * *

LES GLACIÈRES

Sabourin & Henry

Leo Sabourin:

Mon père, Philippe Sabourin, son frère Edmond et Léon Henry ont parti la glacière en 1922 au bout de la ruelle Rooney près du chemin de fer du Canadien Pacifique. Au début le bâtiment avait une seule section, puis ils en ont ajouté une autre, puis une troisième. Ils employaient environ dix hommes dans les premiers temps, avec une *team* de chevaux, puis ils en ont acheté une deuxième. La firme devint un des plus importants commerces de glace d'Ottawa et elle fournissait la plus grosse partie de la demande dans ce temps-là.

Ils coupaient la glace sur la rivière Rideau, pas loin du pont Billings. Cette glace-là était meilleure que celle de la rivière Outaouais parce qu'elle contenait moins de bulles d'air et ne fondait pas si vite. La coupe des gros blocs de glace par Sabourin & Henry comprenait deux commerces: d'une part, la vente directe de blocs à des distributeurs et de gros usagers, et d'autre part, le remplissage de leur propre glacière pour la vente au détail en petits blocs durant l'été.

Le coupage pour d'autres était un gros commerce l'hiver. La compagnie coupait pour le Gouverneur Général, l'Hôpital Général, le Canadien National et la Ferme Expérimentale. Parfois la glace était livrée à Montréal. Ils coupaient aussi pour les fermiers le long du chemin Metcalfe, qui venaient chercher les blocs avec leurs propres chevaux. C'était beau de les voir tout en ligne attendant leur tour d'être chargés. La Ferme Expérimentale venait avec de grands chevaux bien étrillés et l'attelage orné de laiton reluisant.

Durant la saison chaude, qui allait de mai à août, la compagnie vendait la glace en petits blocs de maison en maison, livrés tous les jours de la semaine. La glace se vendait 10 sous le bloc de 16 livres, ou \$12.00 pour la saison. À part du village, on livrait à la Côte-de-Sable, à Ottawa sud, dans le Glebe, à la Basse Ville et *Le Flat*. À sept ans, j'ai commencé à aller avec les charretiers pour livrer la glace le samedi. Dans le cas des appartements, il fallait monter l'escalier d'incendie en arrière de la bâtisse et placer le bloc dans la glacière. On vendait aussi à l'Hôtel Albion et à d'autres hôtels et magasins. Plus

tard, j'ai travaillé l'été à collecter les comptes, et l'hiver je faisais marcher l'appareil qui levait les gros blocs dans la glacière.

Quand les réfrigérateurs électriques sont arrivés, tout n'a pas été perdu d'un coup. Ceux qui pouvaient se payer une nouvelle machine, revendaient leurs vieilles glacières. Des gens du village qui n'en avaient pas avant, on pu se procurer ces boîtes, et nous avons maintenu le nombre de clients pour un bout de temps.

À la fin, il ne restait que deux partenaires, mon père et Léon Henry. Ils ont vendu le commerce de la glace à Sam Greenberg, qui l'a peut-être vendu à Cowan. Sam avait aussi le commerce du charbon, et maintenant celui de l'huile de chauffage. Plus tard, la compagnie Ottawa Dairy, qui avait une glacière au moins aussi grande que la nôtre, a acheté celle de Cowan. Celui-ci avait aussi un magasin à Ottawa sud, là où se trouve maintenant le nettoyeur.



Dans une localité où aucun bâtiment à part l'église ne dépassait deux étages de hauteur, la glacière de Sabourin & Henry avait des dimensions des plus imposantes. À près de 50 pieds de haut et une centaine de pieds en longueur, cet entrepôt au bout de la ruelle Rooney pouvait contenir jusqu'à 50,000 gros blocs de glace. Avec ses murs bourrés de brin de scie, la glacière conservait les blocs du printemps à l'automne 1937



Les travailleurs de la compagnie Sabourin & Henry coupent et chargent de gros blocs de glace sur la rivière Rideau, quelque centaine de mètres à l'ouest du pont Billings. Ici, ils embarquent les blocs sur l'appareil de chargement. De gauche à droite: Henry Doherty, Paul Larabie, Léon Henry, Salomon Henry et Edmond Henry (fils de Léon). c 1932

Form 70500
Billings' Bridge P.O. 102
M. R. Wallace
Billings' Bridge
Sabourin & Henry
ICE
SODDING : TREE PLANTING : CEMENT WORK

March 16	- Ply. Cost	(30.00)
Apr 5	- Ply. Cost	5.00
May 14	- Ply. Cost	5.00
July 6	- Ply. Cost	5.00
Sept 1	- Ply. Cost	5.00
Nov 1	- Ply. Cost	5.00
		30.00
Paid in full		
N ^o 9157		
L. Sabourin		

Cette facture de la compagnie Sabourin & Henry montre que m. R. Wallace, ayant acheté pour \$30.00 de bois de charpente au printemps de 1938, a réglé le compte au taux de \$5.00 par mois, de Mars à Novembre.

Sabourin & Henry se gardaient occupés à l'année longue. Dès que la saison de la glace était finie, à l'automne, ils allaient jusqu'à Iroquois, Ontario, pour cueillir des pommes, chargeaient leur voiture de peut-être 100 boisseaux et les vendaient de porte en porte à 75 sous chacun. Un peu plus tard, ils se rendaient à Richmond avec leur *team* de chevaux et un traîneau pour couper et vendre des arbres de Noël, à \$1.00 ou \$1.50 chacun. Comparés à d'autres vendeurs, ils étaient chanceux de pouvoir remiser les arbres dans la glacière qui était vide à ce moment là, et éviter qu'ils soient couverts de neige et de glace.

En été, Sabourin & Henry faisaient des affaires comme jardiniers-paysagistes. Ils coupaient et installaient de la tourbe, plantaient des arbres et créaient des jardins ornementaux. Ils ont fait une partie du terrain des édifices du Parlement, le parterre du Gouverneur Général, plusieurs des ambassades, l'aéroport de Rockcliffé et des immeubles dans le coin de Hog's Back. Leur travail se voit encore aujourd'hui aux alentours de Hog's Back. Ils achetaient la tourbe des fermiers de la région, se rendant jusqu'à Aylmer, Qué. La tourbe préférée était celle des fermiers qui élevaient des moutons, parce l'herbe était trimée court. Ils payaient le fermier, je pense que c'était six sous la verge, puis leurs hommes la coupaient, la livraient, la posaient et la revendaient au prix de 25 sous.

* * *

Edmond Henry:

La glace fut un commerce très particulier et très important, une grosse besogne. Dès les commencements, mon père, Léon Henry, et Edmond Sabourin étaient les propriétaires de la glacière. Après dix ans, ils ont pris comme partenaire Philippe Sabourin, le frère d'Edmond. La glacière a été construite en 1921-22 sur la ruelle Rooney. La première partie de la glacière pouvait contenir 20,000 blocs. Ensuite on a construit les deuxième et la troisième parties, et en tout elles contenaient de 55,000 à 56,000 gros blocs. Les murs mesuraient de 12 à 15 pouces d'épaisseur et ils étaient remplis de brin de scie. Jamais de

brin de scie sur la glace elle-même. Ça ne fondait jamais, on en avait pour tout l'été.

Sabourin & Henry coupait sa glace sur la rivière Rideau près des avenues Cameron et Osborne, jusque chez Beaudry, un paroissien de St-Thomas-d'Aquin. Il y avait une entente entre le gouvernement et la ville à l'effet que pour réserver une section du champ de glace, le premier rendu plantait des bâtons sur le bord de la glace avec son nom. Mon père était là à 5 heures du matin dès la première gelée. Il avait un petit bateau et il allait mettre son nom. Tout le monde savait qu'il allait couper là chaque hiver, et il a continué de le faire pendant 58 ans.

On pouvait couper la glace trois fois dans le même hiver à la même place. Mon père commençait toujours avant Noël, et avait coupé la moitié du champ avant les fêtes. Il y avait beaucoup de différence dans les trois récoltes. La première était toujours la meilleure.

Les scies à glace sont différentes des scies à bois. On pouvait couper 120 pieds avec 16 à 18 pouces d'épaisseur en deux minutes. La première scie coûtait \$800, qui aujourd'hui vaudrait au moins \$5,000.

Il y avait de 25 à 30 hommes qui coupaient la glace à la main, de 200 à 300 blocs par jour, chaque bloc 18x36 pouces de surface. On les payait 5 sous du bloc. On mettait quelque 50,000 blocs dans la glacière au cours de la saison. En plus, on remplissait les glacières du Canadien National, de Cowan et de Artelle.

Tous les hivers, il y avait toujours une *team* de chevaux de noyée en coupant la glace. Ça ne manquait pas. Si on était assez vite pour les sortir de l'eau, on les emmenait à l'étable du forgeron Jap Rowe pour une couple de jours. M. Eugène Lavigne recevait \$20.00 par semaine, ensuite \$25.00. Quand une *team* calait, ça entraînait la *sleigh* et tout. L'homme avait juste le temps de sauter. On attachait des cables autour du cou des chevaux et on tâchait de les tirer jusque sur la bonne glace. C'était quelque chose de les sortir. On en a perdu, mais pas trop. On réussissait à les sauver. On n'a jamais perdu un homme. Un jour que mon père était malade, j'ai pris sa place pour deux ou trois jours. J'étais tellement nerveux que je suis tombé à l'eau

trois fois la même journée. Je ne savais pas nager et la rivière avait 45 pieds de profondeur. Les hommes sont venus à mon secours.

Il fallait monter les gros blocs de glace dans la glacière avec des chevaux, une poulie, un câble et une énorme pince. La glacière avait 52 pieds de hauteur. Un homme à l'entrée en haut tirait sur le câble pour entrer le bloc.

Quand l'hiver était passé, il fallait couper la glace en petits blocs et la livrer à la clientèle, en gros et au détail. Chaque gros bloc de 18x36 pouces produisait 16 morceaux qui se vendait d'abord à 10 sous chacun, et plus tard quand les temps ont commencé à augmenter, à 15 sous. Nous avions deux coupeurs. M. Hyacinthe Jodoin a travaillé pour mon père tout près de 30 ans. Ne reconnaissant pas son prénom et, vu son travail, beaucoup de gens l'appelaient 'Iceman'. L'autre coupeur, un M. Lavigne, restait à Rideau Park.

Les coupeurs commençaient leur journée à 2 heures du matin. Les morceaux coupés étaient empilés dans une sorte de chute. Quand on arrivait avec nos camions, on ouvrait la porte de la chute et les morceaux tombaient sur la plateforme d'où on chargeait les voitures et on commençait les livraisons entre 4 h 30 et 5 heures du matin. Nous avions cinq voitures. Laurent Brûlé a conduit un des camions pendant 30 à 35 ans. Quand nous avions un camion neuf, c'était toujours lui qui l'avait. Plusieurs gens de la région ont travaillé pour mon père. Ses frères ont travaillé pour lui pendant des années: Maxime et Salomon, aussi Eddie et Owen McCartin, Louis et Ernest Sabourin, Xavier et Félix Lascelles. Albert Plante achetait de la glace de chez mon père. De temps à autre Albert mettait une *team* de chevaux à sa disposition, mais il n'a jamais travaillé pour mon père. Mon frère Louis livrait à Ottawa sud, et moi au centre-ville et à la Côte-de-Sable. Plus tard, M. Lavigne avait la Côte-de-Sable.

Un jour je livrais à une de mes clientes, une juive qui revenait tout juste de son voyage de nocces. D'avance, j'avais demandé à Becky Greenberg au magasin quoi lui dire comme souhaits, et elle m'a appris quelques mots en juif. Le lendemain matin à 9 heures j'arrive chez ma cliente et je commence à parler en juif. Je ne savais pas ce que je disais. Je n'ai pas perdu une pratique mais elle a fait venir son mari et elle lui a dit: «Ed tells me this and that...» Il se mit à sourire car il voyait fort bien que je ne savais pas ce que je disais. C'était risqué!

Ça, c'était la vente au détail. La livraison en gros aux bouchers, ça se faisait dans l'après-midi trois fois par semaine, les lundis, mercredis et vendredis. Nous n'étions pas les seuls dans le commerce: il y avait Cowan, et Artelle dans le *west end*, et 15 ans plus tard, Brouse a tenté d'opérer une glacière au Nordic Circle sur le chemin Bowesville, mais au bout de 5 ou 6 ans, il l'a vendue à Cowan. J'ai livré la glace jusqu'en 1937 quand je suis allé travailler ailleurs. Mon frère Louis a demeuré avec la glace jusqu'à ce que ça lâche. En 1941, mon père a vendu la glacière à Greenberg & Fils qui avaient un magasin dans le village. Ils l'ont continuée pour une autre année ou année et demi, puis eux aussi l'ont vendue quand les réfrigérateurs électriques sont arrivés. L'été, la compagnie Sabourin & Henry s'occupait aussi de paysagisme. Mon père a fait tout le *landscaping* autour des édifices du Parlement. Il avait acheté la tourbe des fermiers des alentours, assez pour couvrir une centaine de fermes. Il payait entre 5 et 7 cents la verge. Son employé Paul Larabie se rendait à la ferme le lundi matin avec une tente et y restait toute la semaine. On lui payait 3 cents la verge, et on allait le chercher le samedi après-midi pour le ramener chez-lui. C'est dans ce temps-là que j'ai eu ma licence pour conduire un camion. On livrait de la glace le matin, et de la tourbe l'après-midi, avec 15 minutes pour luncher, et on travaillait jusqu'à 6 ou 7 heures du soir. On ne faisait pas grand argent, mais on vivait. Personne ne remarquait les heures. Si on nous demandait d'entrer à 5 ou 6 heures du matin, on travaillait jusqu'à ce que la job soit finie, soit 6, 7 ou 8 heures du soir.

Mon père, Léon, avait commencé l'école à 6 ans, et un jour qu'il avait fait quelque infâmerie, la maîtresse lui fit corder une pile de bois, et en ensuite la remettre où elle était en premier. Le midi, il a raconté l'affaire à son père, et celui-ci a décidé que c'était une gang de fous et que l'enfant ne retournerait pas à l'école. Léon avait fait trois jours d'école! Malgré ça, cet homme avait un vrai talent pour les calculs dans la tête. Par exemple, il pouvait compter combien de verges de tourbe ça prendrait pour couvrir un terrain, rien qu'à le regarder. Un jour en 1939 à Uplands, j'avais mon crayon et je *figurais*. Ça m'a pris une heure. Lui, il a regardé l'espace et dit: «Ça

va coûter \$12,000.» Mes chiffres, une heure plus tard, montraient \$12,000!

* * *

Walter Purcell (1907-) était un des clients de gros de Sabourin & Henry. En 1936 il a ouvert une petite glacière sur la ruelle Rooney, à l'arrière de la propriété de John Pelot Sr. Walter était déjà dans le commerce de la glace depuis cinq ans avec quatre glacières dans la ville d'Ottawa. Ce premier hiver à Billings Bridge, il a commandé 400 gros blocs, au coût de 10 sous chacun. Chaque bloc pesait 400 livres.

Durant la saison de vente, de mai à octobre, en plus de la livraison à domicile du lundi au samedi, le boulot consistait à couper les blocs à la hache en plus petits morceaux. Ces morceaux se vendaient 9 sous chacun. Il fallait hacher avec beaucoup de soin pour éviter de fendre la glace en petit brins. En moyenne il y avait une perte de jusqu'à 30% de l'inventaire à cause de brisure et de fonte. Walter conduisait son camion d'une tonne avec deux hommes à l'arrière (quatre le samedi) qui livraient les blocs de maison en maison. Avec ses cinq glacières il desservait quelque 400 clients sur un territoire qui s'étendait de Black Rapids au village et plusieurs secteurs d'Ottawa. Parmi ses employés saisonniers de Billings Bridge, il se rappelle de Henry Doherty et son fils Pat, Ernest Leroux et deux de ses frères, trois membres de la famille McLeod, d'autres nommés Sabourin, Riddell et Brownrigg. Rendu à la fin de la saison 1937, les affaires avaient décliné au point que Walter a cessé ce commerce.

Walter s'est marié à Viola Pelot (1911-1990) en l'église St-Thomas d'Aquin en 1940. Ils ont demeuré dans le village jusqu'en 1948 quand ils ont déménagé à Montréal, Walter y ayant trouvé un emploi à la fonction publique fédérale.

(Source: John Purcell, fils)

* * *

Ernest Brûlé:

Léon Henry et Philippe Sabourin coupaient la glace à la main en arrière de Nordic Circle. Ensuite ils ont eu un moteur au gaz pour lever les blocs de glace de l'eau. C'était des blocs de 18 par 36 pouces et ça prenait deux hommes pour les sortir de l'eau. Ils faisaient une coche dans la surface de la glace près du trou pour s'ancrer le pied et ne pas glisser à l'eau. Un bon homme comme mon père sortait un bloc tout seul. Il avait un *trick*. Puis les blocs étaient embarqués sur des *slides* jusqu'à la *sleigh*. Les Plante les transportaient à la glacière. On pouvait transporter de 12 à 30 blocs par voyage dépendant de l'épaisseur de la glace.

* * *

Léo Henri:

La glacière Sabourin Frères (Philippe et Edmond) et Henry (Léon) était sur la petite ruelle Rooney. C'était une grosse affaire et ils fournissaient la glace à la Ottawa Dairy située au coin de Kent et Slater à Ottawa. **Cowan** aussi avait une glacière à Billings Bridge, et une plus petite derrière leur magasin à Ottawa sud. Un peu plus tard, Cowan a acheté la glacière Sabourin & Henry et a changé le nom. Ce devait être entre 1943 et 44. À Billings Bridge il y avait une autre glacière, celle de **Ottawa Dairy**, sur le chemin Bowesville, maintenant Riverside Drive. Jules Marleau, marié à ma cousine Alice Charron, a travaillé là longtemps.

* * *

Oswald Lecompte:

La glacière Sabourin & Henry marchait bien, ils livraient de la glace partout à travers la ville d'Ottawa. L'été ils travaillaient comme paysagistes. Il y avait aussi la glacière Cowan sur le chemin River, près du site actuel du centre commercial Billings Bridge, et à la longue ils ont acquis le commerce de Sabourin & Henry. La glacière Ottawa

Dairy n'était pas loin de celle de Cowan. Les compagnies coupaient la glace de la rivière Rideau, ce qui était commode pour la livraison dans la ville.

* * *

Mary Currie:

Selon mon amie, Vicky (Sabourin) Lurgess qui demeure actuellement à Toronto, son père, Philippe Sabourin, avait l'autorité comme un juge de paix de faire faire des déclarations sous serment. Les enfants le taquinaient de ce qu'il avait l'autorité de présider aux mariages. Son certificat encadré était affiché au mur. Il rendait ces services gratuitement, mais on lui donnait souvent des cadeaux.

* * *

Eugène Philippe:

On allait visiter M. Philippe Sabourin, copropriétaire de la glacière. Il était devenu infirme et devait se servir d'une chaise roulante. Il avait inventé un grand bâton avec une sorte de pince au bout qui lui permettait de mettre ou de changer le poste de son radio sans être obligé de se déplacer. Il était fier de son invention, et se plaisait à nous montrer comment ça marchait.

* * *

Aimé Gagnon:

Sur Rooneys Lane, à côté de la maison de la famille Pelot, il y avait M. Cohen qui vendait et livrait la glace, ancien commerce de Messieurs Léon Henry et Philippe et Edmond Sabourin. La glace était livrée au magasin en bloc et laissée sur la galerie à tous les matins.

* * *

Alexina Sabourin:

On se servait d'un câble avec des pinces pour monter les blocs de glace dans la glacière. Ensuite ils ont eu une machine à gaz. On y empilait 1,200 à 1,300 gros blocs par jour. Une fois l'été arrivé, on les coupait en petits blocs qui se vendaient 5 sous chacun. On les livrait aux maisons en voiture trainée par deux chevaux.

* * *

Rémi Berthiaume:

Je me souviens de la glacière Sabourin & Henry. Léon Henry était le père de Lucienne, la femme de mon frère Charles. Nous autres, on n'achetait pas de glace. Même l'été, pour garder le lait du soir au matin, on se servait de l'eau froide du puits.

* * *

Donat Lavigne:

La glacière de **Ottawa Dairy** se trouvait de l'autre côté du chemin Bowesville, sur le bord de la rivière Rideau, juste en face de la petite île. C'est ce qu'on appelait Nordic Circle, ça faisait tout le tour de ça. Quand Ottawa Dairy ont installé un système électrique pour réfrigérer leur propre laiterie, ils ont continué à remplir la glacière pour une couple d'années, mais quand ils ont vu que le système marchait bien, ils ont laissé la glacière vide une année, ensuite ils l'ont vendue à Cowan. Les deux glacières et toutes les petites maisons à Nordic Circle, tout ça est disparu en même temps quand le gouvernement a acheté ce terrain là. La glacière peinte en rouge de **Cowan** était située un peu plus loin, à l'est du chemin Metcalfe, sur le chemin River. Il devait y avoir de 25 à 30 hommes qui travaillaient là. La glace était coupée à la scie ronde. Ils faisaient un trait à peu près la moitié de l'épaisseur de la glace, ensuite c'était facile de séparer les blocs. Je me souviens d'un accident: un homme s'était fait prendre la

main dans le *shaft* du chargeur. Ça l'avait bousculé, mais il n'est pas resté infirme.

Tout en travaillant à temps partiel à la *brickyard* durant les mois d'hiver, j'ai tenu une deuxième job chez Cowan pendant quinze ans, alors on me permettait de prendre ma glace là et ça ne me coûtait rien. L'été, j'allais ramasser des *chips* que je paquetais dans une caisse de bois du laitier pour garder mon lait frais. Par la suite ils ont défendu à tout le monde d'en prendre et ils ont mis de l'huile pour les empêcher. Mais moi, ils m'ont permis d'aller me servir dans le *pit*, un trou où ils mettaient la glace pour la garder.

Il y avait aussi la glacière de Sabourin & Henry sur la ruelle Rooney, près de chez la famille Pelot. En été, Jim Lavergne passait la glace pour eux avec un gros chariot couvert tiré par des chevaux. Jim et Mme Lavergne demeuraient au village. La compagnie avait agrandi la glacière et après ils l'ont vendue à Cowan qui en a bâtie une plus grosse juste en avant. Après ça, tout le commerce de la glace a lâché.

* * *

LA LAITERIE PLANTE



Emmanuel Plante dans son camion. Il faisait la livraison de lait et de crème dans le village et dans le secteur est d'Ottawa, tandis que son frère Raoul couvrait le secteur ouest de la ville. Deux autres frères, Albert et Ernest, s'occupaient de la ferme. 1944

Albert Plante:

Vers le milieu des années 1920, nous avions autour d'une trentaine de vaches. Plus tard quand la compagnie La Laiterie Plante fut formée, le nombre de têtes s'élevait à entre 100 et 115, qui augmenta à 175 quand mon frère Ernest eut acheté sa ferme.

On cultivait des légumes, mais pas pour vendre. Notre commerce était plutôt le lait. En 1922-23, mon père avait bâti une grange neuve et on commença à vendre de la crème. Deux fois par semaine, l'hiver comme l'été, la crème était livrée aux clients dans le village et en ville à Ottawa. La livraison se faisait en express. On avait commencé par Ottawa Est, et ensuite le Glebe. La crème était dans de grosses cannes. On allait de client à client leur demandant la quantité voulue. La mesure était alors vidée dans les pots, 50 sous la pinte. Livrée par le père et un jeune durant la semaine, et la mère et les jeunes le samedi. On vendait de 50 à 60 pintes de crème par livraison, de la vraie crème à fouetter.

Les premiers employés de la ferme recevaient \$15.00 par mois. Ils étaient logés, nourris et leur linge entretenu, durant l'année 1934. Le pire de la dépression fut de 1930 à 1932. À la maison on n'a jamais manqué de nécessaire. Plusieurs familles du village qu'on avait fournies de lait tout le temps de la crise, nous ont remboursés plus tard.

Si on avait des oeufs de trop pour notre usage, on les apportait et les vendait en même temps que la crème. Le tout devait rapporter à peu près \$40.00 par semaine jusqu'à peu près 1930. Après ça, c'a commencé à augmenter. On vendait aussi un animal de temps en temps. Au temps du blé d'inde, on emplissait la boîte de la waguine et allait au marché By. On avait aussi quelques pommiers, et les pommes se vendaient au marché aussi.

Chez nous sur la ferme, la vie était différente des gens du village. Les jeunes n'avaient pas tellement de temps libre. Pour commencer, si on voulait sortir et se rendre au village, on avait trois milles à marcher. On avait une auto, mais il fallait une bonne raison pour s'en servir. Les enfants devaient se lever à bonne heure le matin

pour aider à traire les vaches avant de se préparer pour aller à l'école. Ensuite après la classe, il y avait le train à faire et les vaches à traire.

* * *

LES CONSTRUCTIONS ROBERT CAMPEAU

Éliane Pelot:

C'est à Billings Bridge que Robert Campeau a commencé à construire des maisons, vers 1948. Il bâtissait une maison, l'habitait pour quelque temps, puis la vendait et en construisait une autre à côté. C'est comme ça qu'il avait commencé son projet de l'autre côté de la voie ferrée Canadien Pacifique, à l'est du village. Il se servait d'un rail de chemin de fer pour supporter le plancher au dessus de la cave. C'était la première fois que les gens d'ici voyaient quelqu'un employer du fer dans la construction d'une maison. Mon fils, John, se rappelle qu'en 1948, quand il était fonctionnaire de la municipalité de Gloucester, il s'était occupé de la transaction où M.Campeau a acheté ses trois premiers lots sur la rue Utah pour \$100 chacun.

* * *

Ernest Brûlé:

Il y avait un petit groupe d'une vingtaine de maisons à l'écart du village, au sud du chemin Heron, qui s'appelait Wallboard. Les résidents étaient des Polonais, des Ukrainiens et des Yugoslaves. C'était connu aussi du nom de Polacktown. Les maisons ont été démolies par le temps que Campeau est venu construire des maisons au nord du chemin Walkley dans un secteur qu'on a nommé Parc Riverside.

* * *

Aimé Gagnon:

Lorsque Campeau a construit ses 75 premières maisons en arrière du village, la paroisse a commencé à agrandir à vue d'oeil. Avant, la quête à l'église consistait de pièces de monnaie de 5 et 10 cents, mais après que Campeau est arrivé et a vendu ses maisons, les dollars ont commencé à apparaître dans le panier.

La famille Finnerty demeurait dans une petite maison près de l'avenue Kilborn, et les enfants venaient au magasin à cheval pour acheter des chandelles parce qu'ils n'avaient pas l'électricité. Mme Finnerty était une dame sensible et très pieuse qui aimait rester après la messe pour prier. Un jour, entendant dire qu'une des religieuses était malade, elle est venue lui porter une rose et un morceau de fromage. M. Campeau avait offert de leur construire une maison en échange pour leur terrain, mais ils avaient refusé et sont restés là pendant nombre d'années.

Ensuite ce fut au tour de la famille Berthiaume de commencer la construction de maisons. C' était au sud du village dans ce qu'on a appelé Heron Park. Ils ont nommé les rues d'après le nom des membres de leur famille.

* * *

Edmond Henry:

Nous étions au bureau de notre glacière au bout de la ruelle Rooney un jour quand un type arrive et se présente comme Robert Campeau de Sudbury. Il voulait commencer à bâtir des maisons et a demandé si mon père, Léon Henry, lui coulerait le ciment pour les fondations, à crédit. Mon père a dit oui, et il l'a fait pour une cinquantaine de maisons. M. Campeau s'était montré tout à fait franc, car il a dit: «Je n'ai pas 5 sous à mon nom, mais je vais vous payer» et, après un bout de temps, il a commencé à payer, et il a tout payé. Il a bien fait les choses. Mon père a fait beaucoup d'ouvrage pour Robert Campeau.

* * *

LES CONSTRUCTIONS BERTHIAUME

Rémi Berthiaume:

Quand la famille Berthiaume est arrivée à Billings Bridge, on a acheté la ferme et le troupeau de vaches laitières de M. Edward Parson situé sur le chemin Heron. M. Parson avait déjà eu une grande ferme, mais il avait vendu des morceaux de terrain, 10, 15, 20 acres, à d'autres jardiniers. Mon père a commencé à racheter les morceaux qui était à vendre pour agrandir à nouveau la ferme. Parson avait une soixantaine de bêtes à cornes, des vaches Jersey. Apparemment c'était les premières vaches Jersey à entrer au Canada. Il serait allé les chercher en dehors du Canada. En face de chez-nous il y avait un terrain de 30 acres, la propriété de la succession Monk. On est arrivé à l'acheter après un bout de temps.

En arrivant sur la ferme en 1936, je me suis acheté un camion. J'apportais le lait à la compagnie Ottawa Dairy, Borden, pour le faire pasteuriser et embouteiller. En dedans d'un mois, mon camion était plein de caisses de lait que je vendais à la Côte-de-Sable à Ottawa. Je songeais à m'acheter un deuxième camion.

C'était de la compétition pour les laiteries locales, mais pas directement parce on vendait du lait Jersey. Mais on était tellement compétiteurs pour les laiteries de la ville, on leur avait enlever beaucoup de pratique, qu'ils ont payés cher pour nous acheter. Juste comme je prenais les démarches pour ajouter un deuxième camion, ils sont venus offrir à mon père différents prix pour notre lait, pour nous enlever du chemin. Ils ont dit: «On va acheter toutes vos bouteilles et votre camion.» Mais mon père leur a dit: «Écoute-donc, mon garçon s'est fait de l'ouvrage avec ça, ça va bien son affaire.» Ils sont revenus: «On va l'engager, votre garçon, on va lui donner une belle position.» Tout ça pour nous enlever du marché. En fin de compte, ils nous ont offert tellement un gros prix, qu'on n'a pas pu refuser. On a gardé les vaches et continué à fournir le lait à cette laiterie-là. Notre production de foin ne nous suffisait pas. On en achetait des Billings, qui avaient des terres là où se trouve la promenade Alta Vista aujourd'hui.

Quand mes parents et les enfants qui restaient encore avec eux, sont allés vivre en ville, après que mon père a subi une paralysie, c'est moi et ma femme qui ont continué à occuper la grande maison, et j'en ai fait trois appartements.

La ferme, pour mon père, c'était comme un hobby. Il avait acheté la terre, mais il avait une autre idée. Naturellement, c'était la première terre en dehors de la ville, alors il voyait le futur dans ça. Puis, là où est maintenant la rue Kaladar, il y avait un terrain de 18 acres à vendre. Alors, mon père m'a dit: «Achète-donc ça», et je l'ai acheté. C'était vers 1941, après que je m'étais marié. J'ai payé ça \$3,000, les 18 acres, et j'ai pu les revendre à un prix fou. Un certain marchand de la rue Elgin, voulant un terrain pour fins commerciales, a acheté un morceau de 200 x 160 pieds en grandeur pour \$11,500. Le chemin Heron n'était pas encore développé, c'était un chemin de campagne, tout en terre.

Notre grange, qui était située sur le chemin Heron au coin de ce qui s'appelle aujourd'hui le boulevard Clémentine, a été mise à terre à un moment donné, pour faire de la place pour la construction de maisons. Deux de mes frères, Raymond et Charles, avaient commencé une manufacture de blocs de ciment. Ils ont eu ça pendant un an et demi, ou deux ans.

C'est en 1952 que mes frères et moi avons commencé à construire des maisons. Il n'y avait pas de construction dans le secteur avant ça. Je pense que c'est nous qui avons parti le bal dans la région. J'ai eu un appel de l'avocat Mike Greenberg, qui avait parlé à ses cousins, puis il me dit: «Vous devriez vous lancer dans la construction, parce qu'il va y avoir un gros boom. J'ai des clients qui se cherchent des propriétés, et moi j'ai des hypothèques, et vous, vous feriez certainement un bon commerce dans ça», ce qui a prouvé vrai.

Raymond Berthiaume (1923-1973), était partenaire de son frère Rémi dans la compagnie de construction de maisons. En plus du Parc Heron, ils ont bâti des maisons aux Rideau Gardens à Ottawa Est, et des appartements condo sur le chemin Merivale à l'ouest de la ville. Il était très actif dans la paroisse, jusqu'à sa mort subite à l'âge de 49 ans. Il était membre fondateur de la caisse populaire, et avait joué un rôle de direction dans divers campagnes de financement pour

l'église et pour le séminaire sur l'avenue Kilborn. En 1954, Raymond avait épousé Marie Lecompte (1923-) d'Ottawa, la fille de Charles Lecompte et de Émilie Clément. Raymond et Marie eurent trois enfants: Adèle, Clément et Georges. Marie préparait des pâtisseries et confectionnait du linge d'enfants qu'elle offrait comme prix aux bazars de la paroisse.

(Source: Clément Berthiaume, fils.)

On a donné le nom de Parc Heron à notre champ de construction.. On y trouve aujourd'hui la maison des veuves de mes frères Raymond et Richard. Les rues ont reçu des noms de membres de notre famille: la rue Gilles, pour le plus vieux de mes garçons; la rue Aldéa, le nom de Mme Lecompte, qui demeure toujours sur la rue Richard avec sa fille, l'épouse de Raymond; la rue Guertin, c'était mon avocat; la rue Lasalle, là où demeure le Dr. Dayhaw, je ne sais pas si c'était lui ou ma tante qui avait proposé ce nom là, mais je ne crois pas que ça réfère à l'Académie des Frères des Ecoles Chrétiennes. Il y a le boulevard Clémentine, qui traverse toute la subdivision, et qui rejoint un coup Apolydor. Apolydor. c'était mon père, et Clémentine, c'était ma mère. Ce sont de beaux souvenirs, quand je passe là.

* * *

Éliane Pelot:

Après la guerre, la famille Berthiaume du chemin Heron (à l'angle de ce qui s'appelle maintenant l'avenue Kaladar) avait laissé l'agriculture et s'est engagée à fabriquer des blocs de ciment, puis à construire des maisons. Aussi, Raymond Berthiaume fut le premier secrétaire de la Caisse Populaire St-Thomas-d'Aquin.

* * *

S. HENRI & FILS

Salomon Henry (1889-1954) a commencé une entreprise de paysagiste en 1936, quand il demeurait sur le chemin Heron près du chemin Metcalfe, là où est maintenant le magasin Candian Tire. Après quelques années, il a changé à la production et le coulage de béton pour les fondations de maisons et d'appartements. Quatre de ses fils travaillaient avec lui: Ernest, Émile, Hervé et Omer. Il a déménagé sa famille et son affaire à une maison sur le chemin Walkley un peu à l'est du chemin Metcalfe. Après son décès, trois de ses fils: Ernest, Émile et Albert ont continué l'entreprise. (Source: Omer Henry, fils)

* * *

Lucille Henry:

Mon mari, Ernest Henry, a toujours travaillé pour son père, Salomon, dont la compagnie s'appelait S. Henry & Fils Co. Ltée, spécialistes dans le ciment. L'affaire était menée à partir de la maison de la famille, sur le chemin Walkley, juste à l'est du chemin Metcalfe. Ils faisaient des travaux de tourbage et le ciment. On avait des contrats partout en ville. La tourbe, c'était pour les gazons de particuliers. Ernest était aussi finisseur de ciment.

* * *